

La culture au quotidien¹³¹

Parce qu'il fait œuvre de littérature et en tant qu'ouvrage publié, le journal littéraire relève de la catégorie des « ouvrages de littérature ». Malgré tout, la diversité des sujets traités inscrit le journal littéraire au centre de différentes pratiques culturelles, qui reflètent les centres d'intérêt des lecteurs en même temps que leur origine sociale. Considéré comme un recueil des connaissances et des pratiques de son temps, soit un ouvrage culturel, le périodique littéraire rend compte de cultures croisées, qui caractérisent la société aisée et alphabétisée.

Son contenu s'attache au quotidien de cette société, son format et sa structure doivent y correspondre. Cette nécessité conduit les rédacteurs à installer leurs lecteurs dans un confort de lecture et dans une habitude. Le journal littéraire développe une culture du quotidien, c'est-à-dire qu'il s'organise autour de sujets variés dont le lien avec l'actualité, et sa périodicité, font naître un ensemble d'usages et de pratiques pour les lecteurs.

2.1 Cultures croisées

Les journaux littéraires rendent compte de l'ensemble de la culture lettrée de l'époque. Selon les connaissances et le milieu social de chacun, le lecteur peut ainsi retrouver des éléments qu'il connaît et en découvrir d'autres qui relèvent de communautés culturelles, et potentiellement de classes, différentes¹³². Cette diversification est nécessaire

¹³¹ L'expression s'inspire de celle de Marie-Eve Thériault pour qualifier le journal : « littérature au quotidien ». Marie-Eve Thériault, spécialiste de la presse du XIX^e siècle, est la première à avoir souligné les relations étroites entretenues par la presse et la littérature. Ici, nous déclinons l'expression pour mettre en avant le contenu culturel du journal littéraire et l'actualité de celle-ci.

¹³² Rappelons que les lecteurs ne représentent qu'un cercle restreint de la population en ce qu'ils doivent pouvoir se procurer les périodiques et les comprendre.

au bon développement du périodique ; elle favorise sa pérennité et apporte des savoirs complémentaires aux lecteurs.

Le périodique littéraire développe trois grandes pratiques culturelles ; une culture que nous avons appelé « savante », une culture « mondaine » et enfin une culture « bourgeoise ». Ces cultures croisées développées dans le périodique littéraire participent naturellement de la formation culturelle du lecteur, mais d'une formation implicite et non annoncée comme telle par les rédacteurs.

Culture savante

Au XVIII^e siècle, la culture savante est une culture qui s'acquiert par les livres. Elle implique que l'on soit d'une part alphabétisé et d'autre part en capacité de se procurer les ouvrages. Elle suppose l'acquisition d'un savoir plus intellectuel qu'appliqué et accueille tant la philologie que la grammaire, la morale ou la philosophie entre autres.

Culture des textes, la culture savante trouve un emploi synonymique dans l'expression « culture littéraire ». L'adjectif conserve ici le sens dérivé du nom « littérature » développé dans les trois dictionnaires essentiels du XVII^e siècle (Furetière, Trévoux et celui de l'Académie), c'est-à-dire « culture », « érudition » ou encore « savoir de celui qui a beaucoup lu », bien que le XVIII^e siècle voit l'infléchissement du nom « littérature » vers son sens moderne, plus restreint. Le périodique littéraire rend particulièrement compte de cette évolution du sens, ce qui lui permet d'accueillir tant la culture savante que la culture des ouvrages fictionnels et de divertissement.

Les rédacteurs de nos périodiques dédient de nombreuses pages de leurs volumes aux comptes rendus d'ouvrages spécialisés dans le domaine des Belles-Lettres. Par exemple, ils publient des articles sur des faits de langue, prolongeant la réflexion amorcée depuis le XVII^e siècle par Vaugelas. En 1759, Fréron rend compte d'un petit prospectus intitulé *Lettre à Monsieur M*** en réponse aux difficultés nouvellement proposées contre la déclinaison du Participe Français par M. de Wailly* :

La thèse principale que soutient l'auteur est sans contredit la meilleure ; on ne peut pas dire la même chose de tous les moyens qu'il emploie pour soutenir cette thèse. Le second mot des prétérits composés de notre langue est déclinaison dans certaines circonstances d'après l'usage ; l'auteur est de ce sentiment ; il a raison ; mais ce second mot, qu'il qualifie de participe, ne lui paraît ni un participe actif, ni un participe passif, ni un participe neutre ; qu'est-il donc selon lui ? Les participes de la voix passive sont passifs ; personne n'en doute.

Pourquoi les participes de la voix active ne seraient-ils ni passifs, ni actifs, ni neutres ? Le mot *lisant*, quand la préposition *en* ne le précède point, est un participe actif ; tout le monde en convient ; le mot *lu* précédé de *j'ai*, *j'ai lu*, comment serait-il participe sans être ou participe neutre, ou participe passif, ou participe actif ? Ce serait un participe sans nature, un participe non participe¹³³.

L'article est relativement technique comparé à d'autres sujets, notamment à des comptes rendus d'ouvrages de goût par exemple. Alors que ces journaux souhaitent s'adresser au plus grand nombre et vulgarisent allègrement les savoirs, ils ne procèdent pas de même avec les questions de grammaire. On peut ainsi s'interroger sur la signification d'une telle pratique : souligne-t-elle le fait que les lecteurs soient censés maîtriser ces règles de grammaire ou, au contraire, qu'il est du devoir des journalistes de les mettre à la portée de chacun ? Une des contraintes de ce type d'article est en effet de proposer un contenu qui nécessite des connaissances approfondies, tout du moins une familiarité réelle avec les règles grammaticales. Les questions de terminologie sont parmi les plus fréquentes même si certains articles peuvent répondre à une question d'usage posée par un lecteur. En cela, le périodique littéraire apparaît comme un moyen pratique de développer la maîtrise de la langue pour les lecteurs, aussi bien par la qualité des textes qu'il propose mais également parce qu'il s'intéresse à l'usage de la langue et informe ses lecteurs des problèmes soulevés par les philologues. Le périodique littéraire remplit ainsi sa fonction d'exemplarité en contribuant à la connaissance du bon usage de la langue.

De la même façon, de nombreux articles concernent la connaissance des langues et des littératures étrangères, qu'elles soient anciennes ou modernes. Le latin en particulier trouve une place de choix dans les périodiques qu'il s'agisse de parler de littérature ou de grammaire. Cela participe de l'initiation du lecteur et favorise sa compréhension linguistique par la comparaison de cette langue avec le français, comme dans l'article suivant, issu de *l'Année littéraire* :

Le nouvel instituteur ne veut point, avec M. l'Abbé *Fleury*, que les enfants apprennent à lire dans le Latin, parce qu'ils n'entendent point cette Langue [...]. Mais quel est l'objet du maître, lorsqu'il apprend à lire à un enfant de quatre ans ? Est-ce d'éclairer l'esprit de son Elève ? Sont-ce des idées ou seulement la figure des signes qu'il veut imprimer dans sa mémoire ? Puisqu'il ne s'agit d'abord que de lui faire connaître la configuration des lettres, leur valeur & le son qui doit les rendre, pourquoi préférer à une langue aisée, telle que le *Latin*, où toutes

¹³³ Fréron, *Année littéraire*, 1759, t. 3, l. 4 du 12 mai, « Lettre à Monsieur M*** », sur la *Lettre à Monsieur M*** en réponse aux difficultés nouvellement proposées contre la déclinaison du Participe Français* par M. de Wailly, p. 91-93.

les lettres ont une valeur fixe & sont toujours rendues par des sons semblables, une Langue aussi compliquée & aussi variable pour la prononciation que la Française¹³⁴ ?

Le latin n'est pas mis en avant en sa qualité de langue ancienne mais pour sa facilité. La langue latine apparaît bien plus simple et plus logique à appréhender que la langue française. D'ailleurs Fréron insiste sur ce point dans la suite de son compte rendu lorsqu'il rappelle qu'en français, les mots et les sons ne correspondent pas toujours, contrairement au latin. Ce type d'articles est relativement fréquent dans les journaux littéraires, même si le *Nouvelliste du Parnasse* semble moins concerné que ses concurrents par cette question. Il semble que ce soit véritablement le *Pour et Contre*, avec la place centrale laissée à la culture anglaise, qui ait mis au goût du jour l'intérêt pour les langues étrangères, bien que le premier *Mercur*e publie déjà divers articles sur ce sujet. Les langues européennes sont parmi les plus connues, notamment l'anglais, l'allemand, l'espagnol et l'italien, soit par l'intermédiaire de comptes rendus d'ouvrages étrangers, soit dans des articles qui comparent les mérites de la langue française avec une autre langue, comme dans cet étonnant article de Prévost qui s'intéresse à la traduction italienne du *Paradis Perdu* de Milton, et la compare avec la traduction française, en même temps qu'avec l'original. Il explique l'importance de la rime dans les productions françaises par une particularité linguistique :

Je crois que c'est la véritable raison, qui rendra toujours la rime nécessaire à nos Vers, parce que si nous l'ôtions, nous n'en aurions plus. Nous y sommes accoutumés, & l'habitude nous rend agréable ce petit ornement quoique gothique & barbare. Ce n'est point par opiniâtreté que nous conservons la rime, & que nous refusons d'imiter les Italiens & les Anglais. Les Français ne se piquent pas de constance dans leurs usages, & la nouveauté plaît toujours par elle-même. C'est donc par impossibilité de faire autrement, qu'ils continuent, & qu'ils continueront toujours de rimer, quoiqu'ils éprouvent qu'une longue suite de rimes les fatigue & les accable. Si on voulait retrancher la rime, il faudrait commencer par inventer une nouvelle cadence de Vers, & venir ensuite à bout d'y accoutumer nos oreilles : ce qui pourrait être une vaine entreprise¹³⁵.

Dans cet article, Prévost passe d'une langue à une autre en soulignant les différences et les particularités. Il vante les mérites des traductions et signale leur rapport plus ou moins étroit au texte original. Le lecteur est soumis à un va-et-vient entre trois langues, envisagées

¹³⁴ *Année littéraire*, Fréron, 1770, t. 4, Lettre 7 du 24 août, p. 153-154.

¹³⁵ Prévost, *Pour et Contre*, 1733, t. 2, n° 29, p. 328.

d'un point de vue stylistique, et trois cultures. Il perçoit les spécificités de chacune d'entre elles.

Outre ces articles sur les langues, les journalistes intègrent à leur périodique d'autres types de savoirs, qui relèvent de la catégorie des Belles Lettres et sont généralement abordés dans des comptes rendus d'ouvrages et d'académies.

On trouve, par exemple, l'histoire qui se développe essentiellement sous les traits d'une analyse des mœurs. Le XVIII^e siècle s'intéresse au mode de vie des civilisations anciennes et modernes, en s'appuyant notamment sur la géographie des territoires pour comprendre les différences entre les peuples. Cela se constate particulièrement dans une lettre de lecteur adressée à Fréron sur les caractéristiques de la population de la ville du Havre de Grâce, expliquées à partir de son activité portuaire¹³⁶. Le point de vue historique permet de rendre compte des pratiques culturelles des peuples. C'est d'ailleurs en ces termes que Desfontaines et Granet justifient leur approche de l'histoire :

Après vous avoir déjà parlé en général de l'*Ancienne Histoire* de M. Rollin, je vous entretiendrai aujourd'hui d'une partie de son premier Volume, je veux dire, de l'*Histoire des Egyptiens*. Comme ce morceau est curieux, & qu'il regarde une Nation, qui a été la mère des Sciences, & des Arts, je crois que vous voudrez bien souffrir sur cela quelque détail¹³⁷.

La décision de rendre compte d'une partie du volume consacrée aux Egyptiens est légitimée par le rôle culturel de ce peuple, fondateur des sciences et des arts. Une nouvelle conception de l'Histoire se dessine à l'époque, dans une approche que l'on pourrait presque qualifier de sociologique, malgré l'anachronisme de l'adjectif. Ce constat souligne l'intérêt grandissant des historiens pour l'analyse des mœurs d'un peuple. Pour autant, le compte rendu des événements historiques importants, tels que les faits d'arme restent bien sûr une composante essentielle de l'histoire. Si le nombre de comptes rendus sur le sujet est plutôt limité, certains ouvrages font toutefois l'objet d'articles conséquents¹³⁸.

Quant à la géographie, soit elle est utilisée justement dans une perspective historique pour expliquer les mœurs et les cultures, soit elle est présentée comme une science technique, à mi-chemin de l'astronomie, des mathématiques et de la physique :

¹³⁶ Fréron, *Année littéraire*, 1765, l. 13 du 24 juillet, p. 304-314.

¹³⁷ Desfontaines et Granet, le *Nouvelliste du Parnasse*, 1734, t. 2, l. 36, p. 185.

¹³⁸ Voir notamment le compte-rendu de l'ouvrage *Annales du Regne de Marie-Thérèse, Impératrice-Douairière, Reine de Hongrie & de Bohème, Archiduchesse d'Autriche, &c &c &c.* par M. Fromageot, Prieur-Commandataire, Seigneur de Goudargues, Uffel, &c. in Louis-Sébastien Mercier, *Journal des Dames*, mai 1775, t. 2, p. 148-161.

Personne n'ignore que ce qu'on entend proprement par la Géographie, est l'art de trouver le véritable lieu de chaque Pays ; ce qui s'appelle en termes de l'art, sa *position*. On cherche à connaître pour cela sa latitude, c'est-à-dire son éloignement de l'Equateur ; & sa longitude, qui est son éloignement du premier Méridien. La méthode qu'on emploie pour découvrir la latitude, n'est guère sujette à l'erreur. On prend la hauteur méridienne du Soleil quand il est dans (a) équinoxes, on la soustrait des 90 degrés qu'il y a toujours de l'horizon au zénith de chaque lieu ; ce qui reste est la distance qu'on cherche. Ainsi la hauteur méridienne du Soleil à Paris, au point des équinoxes, est de 41 degrés 10 minutes, qui étant retranchés de 90 degrés, laissent pour reste 48 degrés 50 minutes. C'est la latitude de Paris. L'opération n'est ni si aisée ni si sûre pour la longitude [...]¹³⁹.

Cet exemple laisse entrevoir une possible difficulté de compréhension pour le lecteur. La compréhension de la science de la géographie demande un certain niveau d'instruction, que ne possèdent pas tous les lecteurs. Néanmoins, les journaux littéraires sont accueillants à ce type d'ouvrages et témoignent de leur fonction didactique. Le lecteur découvre des savoirs et des problématiques qu'il ne maîtrise pas forcément. Qu'il comprenne ce type d'articles n'est pas une nécessité mais contribue à sa formation.

Enfin, un dernier témoignage de la culture savante au sein des périodiques littéraires montre comment certaines découvertes scientifiques peuvent servir à justifier des miracles religieux, comme dans cet article « Essai sur les marées de la Mer Rouge » de *l'Année littéraire* :

Les incrédules prétendent, Monsieur, qu'il n'y a rien de miraculeux dans le passage des Hébreux par la mer rouge, & que *Moïse* ne fit autre chose, pour traverser ce bras de mer à pied sec, que de saisir l'instant où le reflux laisse ordinairement à découvert une partie du canal. On réfute cette dangereuse opinion dans un *Essai physique sur l'heure des marées dans la mer rouge, comparée avec l'heure du passage des Hébreux*. [...] (239). Pour prouver la réalité du miracle on se propose de faire voir que l'heure du trajet n'a pas concouru avec l'heure du reflux [...]¹⁴⁰.

Les domaines du savoir, même lorsqu'ils relèvent de la croyance ou de la doctrine religieuse, interagissent et sont utilisés pour des phénomènes métaphysiques et surnaturels. Dans l'extrait précédent, les connaissances physiques interviennent pour prouver la véracité des textes fondateurs de la religion chrétienne. Les périodiques littéraires reflètent l'intérêt des savants et des curieux pour les nouvelles sciences, susceptibles d'apporter de nouveaux éclairages sur le monde.

¹³⁹ Prévost, *Pour et Contre*, 1737, t. 13, n° 187, p. 231-232.

¹⁴⁰ Fréron, *Année littéraire*, 1755, t. 5, l. 11 du 2 septembre, p. 239-247.

Parallèlement à ces savoirs, le périodique littéraire propose à ses lecteurs des informations plus anecdotiques, qui offrent un moment de divertissement et l'entraînent vers d'autres pratiques culturelles.

Culture mondaine

La culture mondaine se développe dès le XVII^e siècle dans les salons mondains et se constate à travers la volonté des personnes de ces sociétés de se divertir de quelque façon que ce soit. Cela passe par la pratique du jeu, du récit d'anecdotes et de nouvelles, ou encore par les commérages au sujet d'illustres personnalités. Le *Mercur de France* est le périodique qui rend compte avec le plus d'intérêt et de régularité de cette culture. Grâce à sa partie des « Pièces fugitives », il réserve une place de choix aux pratiques mondaines, notamment en signalant les jeux effectués dans les Salons. Ainsi, lorsqu'il publie en 1732, une liste des « Chansons faites et chantées à Table par Melle de Malcrais de la Vigne du Croisic, en différents Repas, donnés à l'occasion du Mariage de sa Cousine, Melle de Kain Audet, avec M. Haringthon, Chevalier de Notre-Dame du Mont Carmel, & de S. Lazare », le *Mercur* informe les lecteurs de l'événement mondain qui a eu lieu, tout en leur offrant la possibilité d'apprécier les textes et de reprendre les chants proposés¹⁴¹. De cette façon, La Roque facilite le contact entre différentes classes sociales. Or, parmi les lecteurs, il y a bien sûr ceux qui n'ont pas été invités mais qui fréquentent ce milieu et ceux qui ignorent tout de ces événements. Cela permet ainsi aux lecteurs exclus de se familiariser avec ces pratiques culturelles.

De la même façon, lorsque les périodiques littéraires rendent compte de l'actualité des fêtes données par les nobles ou par la Cour, ils ont un rôle de témoins et remplissent une fonction de promotion du pouvoir royal et d'une certaine élite par la naissance. Le lecteur peut ainsi souligner, grâce à la lecture du journal, sa bonne connaissance des événements mondains. La diffusion d'informations concernant les fêtes et spectacles renvoie aux pratiques salonnieres. Elle offre l'opportunité de développer des sujets de conversation.

¹⁴¹ La Roque, *Mercur de France*, décembre 1732, vol. 1, p. 2562-2566.

De surcroît, ces articles initient le lecteur aux relations hiérarchiques de la société mondaine, comme l'illustre particulièrement cet exemple de *l'Année littéraire* publié en 1757 et intitulé « Fête donnée au Roi de Pologne Duc de Lorraine et de Bar » :

Il faut, Monsieur, de l'invention, de la délicatesse & du goût pour donner une Fête : &, lorsque des allusions fines & naturelles la rendent analogue & propre à la personne qui en est l'objet, on doit la regarder comme un ouvrage d'esprit. C'est, selon moi, une des parties où le génie & la gaieté de notre nation se montrent avec le plus d'éclat. De plusieurs Fêtes que j'ai vues ou dont j'ai lu & entendu les descriptions, peu m'ont paru aussi heureusement imaginées, aussi agréablement exécutées que celle qui fut donnée le lundi 5 de ce mois au ROI DE POLOGNE DUC DE LORRAINE ET DE BAR par Madame la Marquise *de Monconseil* en son château de *Bagatelle* dans le Bois de Boulogne. Je suis en état de vous en rendre compte, ayant eu l'honneur d'y suivre SA MAJESTE, & le plaisir d'être témoin de tous les amusements ingénieux qu'on avait préparés pour la recevoir. [...] Avouez, Monsieur, qu'il n'était guère possible de mieux remplir la fiction d'une Foire, & que tout ce qui caractérise ces sortes de Spectacles, se trouvait réuni à *Bagatelle* avec un choix & un goût infini. Cette fête a été exécutée & conduite par M. *Favart* d'après le plan & les idées que lui avaient fournis Madame de *Monconseil*, née pour inspirer & pour éclairer les Muses¹⁴².

On retrouve dans ce compte rendu certains codes de la sociabilité mondaine. Fréron indique aux lecteurs le lieu, la date, les personnes concernées par l'événement et enfin propose un développement détaillé de la pièce donnée en l'honneur du roi de Pologne. Le style même de l'article répond aux pratiques de politesse usitées dans les Salons, notamment dans le compliment qu'il fait à Mme de Monconseil ou lorsqu'il raconte, un peu plus tôt, l'immense plaisir des convives d'être en présence d'un Roi si aimable. Le périodique de Fréron est lu entre autres par des classes sociales qui ne peuvent assister à ce type de fêtes mais qui, grâce au compte rendu, se familiarisent les pratiques mondaines. L'article permet ainsi de réunir, par le biais du récit, des lecteurs issus de divers milieux sociaux¹⁴³. De plus, la culture mondaine défend également une pratique du spectacle et un goût particulier pour les arts dont rendent compte, avec une grande régularité, les journaux littéraires¹⁴⁴.

La culture mondaine à l'œuvre dans le périodique littéraire est liée aux loisirs. Les expositions, concerts, spectacles, lectures sont des moyens de se divertir et de passer le temps de façon agréable. La noblesse se forme l'esprit par l'intermédiaire du jeu et du

¹⁴² Fréron, *Année littéraire*, 1757, t. 6, l. 7 du 18 septembre, p. 136-144.

¹⁴³ Cette caractéristique du journal littéraire renvoie tout naturellement aux magazines « people » contemporains, qui permettent à une partie de la société de connaître le mode de vie de personnalités jugées inaccessibles telles que les acteurs, les stars de la chanson, ou encore les nobles d'aujourd'hui. L'engouement pour le mariage de William, petit-fils de la Reine d'Angleterre et de Katherine Middleton en est un exemple frappant.

¹⁴⁴ Nous développons dans la seconde partie de cette étude (quatrième et cinquième chapitres) les comptes-rendus sur les arts et les spectacles, aussi ne faisons-nous ici que le mentionner.

divertissement. Alors que la culture savante réserve une place centrale à la morale, la noblesse s'oriente vers une conception plus esthétique.

Culture bourgeoise

Enfin, les journaux littéraires s'efforcent de diffuser des informations plus étonnantes dans un tel contexte. La « culture » des marchands, négociants ou fermiers généraux, des médecins et des scientifiques occupe une place de plus en plus conséquente dans les comptes rendus. Cette culture, que nous avons appelé « bourgeoise » pour signifier la montée en puissance de cette partie de la société se signale par ses préoccupations concrètes.

Nous avons déjà pu évoquer la forte présence de comptes rendus d'académie dans les périodiques littéraires. Ces séances concernent différents types de sujets mais bien souvent, la médecine, la chirurgie, et les sciences dites « exactes », comme la physique, sont au centre de ces récits. Entre autres, les articles sur la médecine foisonnent dans les journaux littéraires. Ils s'intéressent aussi bien aux soins apportés dans certaines maladies qu'aux conditions d'hygiène. Le *Journal des Dames* par exemple publie le compte rendu d'un ouvrage sur les « moyens de prévenir & de guérir les maladies qui affligent [les femmes enceintes et en couches]¹⁴⁵. Mercier justifie cet article en expliquant que « [cette production] intéresse l'humanité » et qu'il est donc de son devoir d'en informer les lectrices. *A contrario*, le *Mercur Galant* publie en 1714 un article sur un « mémoire littéraire » intitulé *Traité des Acéphales, ou des hommes sans tête*, dans lequel il s'agit cette fois de rendre compte des découvertes scientifiques et médicales liées à ce sujet¹⁴⁶. Ici, le lecteur ne peut tirer aucun enseignement pratique du compte rendu mais il découvre les conclusions de recherches pointues sur des sujets de médecine, tels l'anatomie et le fonctionnement du corps humain. Certains articles combinent les réflexions savantes, fondées sur la recherche, et l'utilité concrète de l'information pour le lecteur. Cela se constate en particulier lorsqu'il s'agit de rendre compte des débats autour de l'inoculation de la petite vérole¹⁴⁷. Les articles sur le sujet sont nombreux et décrivent les expériences réalisées en vue de trouver la technique la plus efficace pour se protéger de la maladie.

¹⁴⁵ Louis-Sébastien Mercier, *Journal des Dames*, mai 1775, t. 2, p. 230-232.

¹⁴⁶ Dufresny, *Mercur Galant*, septembre 1714, p. 98-117.

¹⁴⁷ Nous revenons plus amplement sur ce débat dans le second chapitre de la seconde partie de cette étude.

Les grands débats du siècle autour des progrès de l'agriculture ou du commerce occupent également une large place dans ces journaux. *L'Année littéraire* ne consacre pas moins de trois articles à un ouvrage intitulé *Eléments du Commerce* dans lesquels il développe les grands principes du commerce, en fonction des produits ou des techniques vendues¹⁴⁸. On retrouve également divers articles sur l'agriculture, dus au développement du groupe des économistes, ou physiocrates, dont les plus célèbres représentants sont Adam Smith et François Quesnay. Le *Journal des Dames* introduit son compte rendu de l'ouvrage *Le cri de l'Agriculture* de Becas, qui concerne la diversité des opinions sur les systèmes économiques favorables au développement de l'agriculture :

Cet Ouvrage sur le système économique doit être joint à ceux qui ont été publiés sur cette matière. On ne saurait trop les multiplier, vu l'importance des objets & la diversité des opinions. Il en résultera, sans doute, un trait de lumière qui dissipera ce que les préjugés anciens ont de dangereux, & ce que les innovations fougueuses & précipitées ont de funeste. On ne peut que donner des éloges au Patriote éclairé qui rend au dépôt commun ce que le temps, l'expérience & ses propres réflexions lui ont appris sous le point de vue, toutefois, où il s'est placé¹⁴⁹.

Mercier évoque le débat entre économistes et souligne la nécessité de renouveler le système économique sans renier les apports de celui mis en place. Même si son compte rendu s'annonce louangeur, il ne manque pas de rappeler que les théories de Becas sont développées dans un point de vue qui lui est propre ; ce faisant, il rappelle que ses théories sont sujettes à caution, qu'elles ne font pas l'unanimité, mais qu'elles s'inscrivent dans un débat. L'agriculture est en plein essor au XVIII^e siècle et on cherche naturellement à augmenter les rendements. Ainsi, les méthodes pour baisser le prix du blé ou pour se débarrasser d'insectes nuisibles occupent de nombreuses pages des périodiques, entre autres le *Mercur de France* et *L'Année littéraire*. Ce type d'articles signale que le périodique littéraire s'inscrit dans une actualité qui tient compte des problèmes concrets et pratiques des lecteurs, tout en rendant compte des débats contemporains.

De fait, les sujets traités ne répondent pas seulement au principe de l'utilité mais plus largement à la notion de culture encyclopédique telle qu'elle est développée à l'époque. Cela explique la présence de certains articles dans les journaux littéraires, comme lorsque Fréron publie des comptes rendus détaillés d'un « Traité des Tulipes » et d'un « Traité sur la

¹⁴⁸ Fréron, *Année littéraire*, 1754, t. 2, l. 5 du 14 avril, p. 92, l. 8 du 25 avril, p. 167 et enfin l. 10 du 2 mai, p. 217.

¹⁴⁹ Louis-Sébastien Mercier, *Journal des Dames*, mai 1775, t. 2, p. 251.

connaissance et la culture des jacinthes »¹⁵⁰. En somme, le périodique littéraire offre des articles qui n'ont pas de rapport, implicite ou explicite, à la littérature. Ces comptes rendus qui touchent à des domaines spécifiques (on trouve par exemple un compte rendu sur les façons de tailler un diamant ou sur la charpenterie) attestent de l'ambition totalisante du périodique littéraire¹⁵¹.

Enfin, les périodiques littéraires de la seconde moitié du siècle publient facilement des listes des ouvrages parus, dont ils ne peuvent réellement rendre compte, par faute de temps et de place. Ces listes, au demeurant fort instructives, révèlent la place accordée à tel ou tel type d'ouvrages. Le plus souvent, les rédacteurs y inscrivent des livres qui manquent suffisamment d'intérêt pour être résumés et commentés mais qui en ont pourtant assez pour figurer dans les pages du périodique. C'est le cas des almanachs. Ces petits ouvrages-calendriers sont considérés comme l'expression de la sagesse populaire puisqu'ils sont organisés autour de proverbes illustrés. Ils n'apparaissent guère dans les premiers journaux littéraires mais trouvent une place de plus en plus grande. Or, contrairement à bon nombre de livres, ils sont la voix d'un groupe social peu entendu comprenant les couches les plus simples de la société et les bourgeois, au sens des habitants des bourgs, un groupe qui pourtant ne profite guère de la lecture des périodiques littéraires.

Le journal littéraire livre à ses lecteurs des informations dépendantes d'une actualité, livresque ou non. Il tient compte des préoccupations concrètes de son public et réunit en son sein les différentes réflexions qui ont cours dans le monde. Ce faisant, il facilite l'union de ses lecteurs en un ensemble relativement cohérent, préoccupation constante des rédacteurs, comme l'atteste cet exemple issu du *Pour et Contre* :

Ceux qui cherchent dans le *Pour et Contre* les agréments de la variété, seront contents de la feuille que je commence. Ceux qui aiment les Remarques savantes & les Anecdotes curieuses, y trouveront aussi leur compte. Ceux enfin qui respectent jusqu'aux moindres restes des Grands Hommes, & qui croient qu'on ne peut les conserver avec trop de soin, sauront bon gré à mes Correspondants de Londres de m'avoir communiqué ce que je vais donner au Public. Que de goûts différents je compte de satisfaire aujourd'hui ¹⁵²!

En diversifiant les sujets, Prévost intéresse un plus grand nombre de lecteurs, et augmenter potentiellement les ventes de son journal. Cette dimension justifie le parti-pris de variété, mais nécessite pourtant de restreindre les différences entre les lecteurs, en les tentant de

¹⁵⁰ Fréron, *Année littéraire*, 1760, t. 8, l. 11 du 18 décembre, p. 242-252.

¹⁵¹ Voir, pour exemple, Fréron, *Année littéraire*, respectivement, 1754, t. 1, p. 60-67 et t. 3 p. 193-198.

¹⁵² Prévost, *Pour et Contre*, 1734, t. 5, n° 64, p. 73-74.

les constituer en un « public », ce qui explique que l'on retrouve les différentes pratiques culturelles vues précédemment dans cette citation, du divertissement à la réflexion savante en passant par les sciences et les techniques concrètes.

Ces trois dominantes culturelles relevées dans les périodiques littéraires reflètent les diverses préoccupations des lecteurs, mais surtout une volonté commune de la part des rédacteurs de leur favoriser l'appréhension de domaines nouveaux. Elles sont perméables puisqu'il est possible de trouver des articles sur la médecine rédigés par un noble tandis qu'un négociant envoie un de ses poèmes pour une publication. Citons à ce propos l'exemple d'une « Ode Latine au Prince Ferdinand de Rohan » :

Je crois que les partisans de la philosophie Newtonienne, & les amateurs de la poésie Latine, s'il est encore de ces derniers, liront avec plaisir quelques endroits d'une Ode que vient de donner au public M. l'abbé *Guenée*, professeur au collège du Plessis-Sorbonne. Cette Ode a été composée à l'occasion d'une thèse de Physique, dans laquelle le prince *Ferdinand de Rohan* a soutenu dernièrement le système de *Newton*. M. l'abbé *Guénée* a entrepris d'en exposer quelques phénomènes ; matière neuve pour la poésie latine, & traitée, ce me semble, assez heureusement¹⁵³.

Fréron résume parfaitement les particularités de cette pièce, rédigée en hommage à un noble qui s'intéresse à la physique, et dans une langue jugée savante, le latin. On y retrouve les trois types de cultures évoquées précédemment, réunies en un seul texte. Cette situation n'est pas rare et témoigne de la formation des lecteurs à d'autres pratiques culturelles. Leur milieu social ou professionnel ne les empêche pas de découvrir différents modes de pensée et différents savoirs. Ainsi, ces trois grandes catégories culturelles renvoient à trois usages, ou trois fonctions, de la culture : une conception morale et pédagogique (nous pourrions dire humaniste), une conception divertissante et une conception appliquée. Toutes trois sont étroitement liées à l'actualité et rendent compte de la culture au quotidien engendrée par le journal littéraire. Pour cela, les rédacteurs attachent une importance particulière à la structure de leur périodique, facilitant ainsi sa lecture.

2.2 Structure régulière des volumes

Les rédacteurs attachent une réelle importance à la structure du périodique et à sa mise en page. Ils doivent allier deux nécessités contradictoires : une grande lisibilité sur un

¹⁵³ Fréron, *Année littéraire*, 1755, t. 6, l. 8 du 5 octobre, p. 180.

minimum de pages. Pour cela, ils introduisent un ensemble de procédés visant à distinguer les différents sujets abordés dans chaque volume. Les avis et préfaces qui ouvrent le périodique sont fréquemment l'occasion d'annoncer le plan que s'est fixé le rédacteur et ensuite de préciser les modifications éventuelles qu'il sera amené à subir au fil des parutions. Le principe de structuration des volumes n'était pas manifeste dans les premiers périodiques littéraires. Il se met en place progressivement. Les procédés utilisés sont variés : de la structure globale du périodique au choix de la typographie.

Cela passe d'abord, hormis dans le cas du *Nouvelliste du Parnasse* et de *l'Année littéraire*, dont la mise en page reprend la fiction de la relation épistolaire, par une organisation en rubriques qui facilite la lecture et la reconnaissance du journal par le lecteur. De fait, l'organisation du périodique contribue à une lecture autonome et sélective dans la mesure où le lecteur a le choix de lire le périodique dans l'ordre suggéré ou bien dans celui qu'il souhaite, en passant certaines rubriques pour aller directement aux sujets favoris.

Le *Mercury* met plusieurs années avant de proposer des rubriques claires et manifestes. Mais dès ses origines, les rédacteurs ont recours au sommaire pour annoncer le contenu des volumes. L'usage du sommaire est assez vite généralisé mais son emploi varie selon les périodiques. Le *Mercury de France* place un sommaire à la fin de chacun de ses volumes dès le début du XVIII^e siècle tandis que le *Nouvelliste du Parnasse* par exemple, ne propose de sommaire qu'à la fin de chaque tome, autrement dit, au bout d'une année environ de lecture. Cette répartition s'explique tout naturellement par la périodicité du journal. Le fait que le *Mercury de France* soit un mensuel explique la nécessité du sommaire puisque de nombreux sujets sont traités. Le *Journal des Dames* procède de la même façon. *A contrario*, les journaux publiés plus souvent, tels *l'Année littéraire* et le *Pour et Contre* mettent en place des sommaires à la fin des volumes et non de chaque numéro¹⁵⁴. Le lecteur ne peut donc pas utiliser la table des matières, hormis sur un mode encyclopédique pour retrouver un article lu antérieurement par exemple.

Le sommaire peut d'ailleurs être structuré de différentes façons. Alors que la plupart des rédacteurs classent le contenu du journal de façon chronologique en indiquant les titres des articles, Prévost propose un sommaire qui ressemble plus à un index dans lequel sont répertoriés de façon alphabétique cette fois, les individus, ouvrages ou sujets traités dans

¹⁵⁴ Prévost est moins régulier pour la publication de ses sommaires. Il propose ainsi une seule et unique table des matières à la fin du volume 20, qui regroupe l'ensemble des deux derniers volumes.

chaque numéro. Sa méthode favorise nettement la recherche d'articles spécifiques contrairement au procédé habituel. Elle permet de retrouver en peu de temps l'ensemble des articles parus sur un sujet. En revanche, les tables des matières des autres périodiques permettent surtout de constater la diversité des sujets ou leur redondance. Cela est d'autant plus vrai dans le *Nouvelliste du Parnasse* et l'*Année littéraire* puisque ces journaux ne sont pas structurés en rubriques. Le lecteur est obligé de suivre le fil du texte sans avoir la possibilité d'initiatives personnelles de lecture. D'ailleurs le journal de Desfontaines et Granet ne signale pas les changements de sujets par des sauts de lignes ou des insertions de titres, mais passe d'un sujet à l'autre au moyen de transitions qui ne sont pas visibles au premier coup d'œil. Fréron, malgré la structure épistolaire de son périodique s'efforce, quant à lui, de maintenir une réelle lisibilité de lecture et rend visible le changement de sujet. En somme l'usage de la table des matières varie en fonction de la périodicité : pour les mensuels, elle permet aux lecteurs d'aller directement à l'article qui les intéresse s'ils ne souhaitent pas lire l'ensemble du numéro. Pour les autres périodiques, il s'agit plus de mettre en avant la diversité des thèmes traités. Cela suppose que la lecture du journal en tome et non en numéro fût fréquente à l'époque. Le périodique de Prévost fait preuve ici d'une réelle innovation puisqu'il favorise explicitement une lecture orientée et sélective.

Les tables des matières évoluent peu au fil des années, hormis dans les mensuels où il arrive qu'elles soient réadaptées en fonction des rédacteurs. Ainsi au début du siècle, le *Mercure de France* établit un sommaire qui donne au lecteur les titres de chaque article traité. Progressivement, il se structure en rubriques « Pièces Fugitives », « Nouvelles Littéraires », « Spectacles » et celle des « Nouvelles Etrangères » qui reprend les principales informations de la *Gazette*. Ces quatre rubriques figurent dans le périodique mais ne sont pas reprises dans la table des matières qui concerne les titres des articles et qui, de ce fait, est beaucoup plus détaillée. C'est Louis de Boissy essentiellement, qui, à partir de 1755, structure la table des matières et affiche les rubriques du journal. L'article I est toujours réservé aux Pièces fugitives, l'article second est dédié aux Nouvelles Littéraires, l'article III concerne les Sciences et Belles-Lettres, le quatrième s'intéresse aux Beaux-Arts, le cinquième aux Spectacles et le dernier article n'a pas de titre spécifique mais informe des nouvelles étrangères et des nouvelles de la Cour. Marmontel conserve cette répartition en ajoutant quelques sous-rubriques notamment dans l'article des Beaux-Arts qu'il découpe en « Arts Utiles » et « Arts agréables ». Il donne également un titre global au dernier article,

celui des « Nouvelles Politiques ». La table des matières est progressivement restreinte aux titres des rubriques avec quelques sous-titres supplémentaires mais sans qu'il soit possible au lecteur de savoir quel texte ou sujet est traité. Ainsi, alors qu'avant 1760, donc avant que La Place ne prenne la direction du journal, le lecteur avait accès dans la table des matières aux titres des pièces discutées dans les journal, il ne peut que constater après cette date que la rubrique « Spectacles » est divisée en trois sous-rubriques, la Comédie Française, la Comédie Italienne et l'Opéra. Parfois, une section « Concerts » vient s'ajouter aux trois précédentes. Le rédacteur fait le choix d'afficher explicitement la structure du périodique au détriment de l'autonomie du lecteur, qui ne sait plus quels sujets sont abordés dans le périodique et qui doit alors parcourir l'ensemble du journal ou de la rubrique qu'il privilégie.

Le *Journal des Dames* se structure plus rapidement grâce au modèle du *Mercure de France*. Il ne connaît pas les mêmes hésitations avant de proposer une structure ordonnée du périodique et de la table des matières. Néanmoins, les premières années, la lecture du sommaire renseigne peu sur le contenu du volume. On y lit en effet que chaque numéro est constitué de trois parties, elles-mêmes organisées en plusieurs « articles », entre trois et quatre. Mais ces articles ne sont pas nommés, simplement numérotés. Ainsi, le choix de la répartition n'est pas évident aux yeux du lecteur qui peine à comprendre la logique du classement mis en place. De fait, dans les trois parties, le lecteur peut lire des « annonces » concernant les ouvrages nouveaux, mais également des comptes rendus d'ouvrages et des pièces fugitives. Le journal est certes organisé mais sans lisibilité aucune concernant le contenu et sans cohérence évidente. Sous la direction de Mme de Maisonnewe, il prend une allure plus structurée. Elle met en avant le plan suivi depuis qu'elle a pris la tête du périodique :

Le Journal sera toujours divisé, comme il l'a été depuis le mois de Juin dernier, en quatre articles différents ; Pièces fugitives, Livres nouveaux, Spectacles & Avis divers. Mais on ne se fera point une loi d'assigner toujours la même étendue à chacun de ces articles. Ce serait une espèce de gageure ridicule, que de vouloir y consacrer régulièrement le même nombre de pages, surtout par rapport aux Pièces fugitives¹⁵⁵.

Assez curieusement, elle explique à ses lecteurs la structure du périodique alors même qu'ils ont eu le temps de constater le changement au cours des six derniers mois. On peut alors s'interroger sur la pertinence de cette information, qui peut s'expliquer d'abord par le

¹⁵⁵ Mme de Maisonnewe, *Journal des Dames*, janvier 1765, p. 6.

changement de rédacteur puisque, en réalité, ce sont Mathon et Sautereau qui ont repris la direction du périodique. De plus, la nouvelle année est l'occasion d'une préface qui redonne les principales caractéristiques du périodique. Cette précision conforte les lecteurs dans une habitude de lecture et rappelle brièvement la composition du périodique. Cela participe de l'effort de clarté des rédacteurs.

Les rédacteurs s'ingénient à informer au mieux leurs lecteurs de leurs choix éditoriaux et mettent en avant la variété des sujets traités, comme nous avons pu le constater dans le chapitre introductif de cette étude. Cet effort est particulièrement manifeste dans le périodique de Prévost. Celui-ci explique, dès le premier numéro, qu'il souhaite aborder un vaste ensemble de thématiques dans son « Protée », selon le terme qu'il utilise pour qualifier son journal¹⁵⁶. Hormis la mention des anecdotes concernant l'Angleterre, qui font réellement la spécificité du périodique, les sujets proposés sont pourtant à peu près identiques à ceux des autres journaux littéraires.

Le mode opératoire du *Pour et Contre* diffère néanmoins des autres journaux dans la mesure où il ne propose pas un sommaire ni même un plan détaillé de la structure de son journal mais simplement une liste des sujets susceptibles de figurer dans le périodique. Autrement dit, le lecteur ne peut savoir ce qu'il va trouver dans le prochain numéro. Ce choix permet naturellement une plus grande liberté au rédacteur, qui n'est pas enfermé dans une structure codifiée, mais limite l'attente du lecteur. Il offre tout de même, comme les autres périodiques, un certain cadre de lecture propre à la forme journalistique sur lequel nous revenons un peu plus loin.

Les rédacteurs introduisent d'autres procédés, outre le sommaire ou les annonces programmatiques sur le contenu du journal, qui visent à spécifier la forme textuelle. Ils utilisent l'espace de la page pour mettre en avant les variations de sujets. Ils multiplient les changements de paragraphes en intégrant des sauts de ligne, des titres ou encore des traits horizontaux censés signifier le passage d'un article à un autre. Le *Mercur de France* et le *Journal des Dames* sont parmi les périodiques qui utilisent le plus les possibilités typographiques mises à leur disposition. Ainsi, chaque article est annoncé par un titre, chaque poème, lorsqu'il s'inscrit dans une suite, est précédé et suivi d'une barre horizontale et chaque changement de rubriques entraîne un changement de page, à la manière des

¹⁵⁶ Prévost, *Pour et Contre*, octobre 1734, t. 4, préface, p. 231. Voir également dans le premier chapitre, la liste des douze articles censés composer le journal.

chapitres. Le lecteur est donc prévenu par différents signes de la possibilité d'une relation ou non entre les textes successifs du volume. Dans *l'Année littéraire*, le format bref de la lettre est néanmoins entrecoupé par des titres ou des sauts de lignes manifestes lorsque Fréron passe à un sujet différent du précédent. *A contrario*, le *Nouvelliste du Parnasse* maintient sa simulation de bavardage qui nuit à la visibilité de chaque sujet. Le passage de l'un à l'autre se fait par le biais de transitions au sein même du texte. Cette pratique est encore plus présente dans le *Pour et Contre*. Prévost y déploie tout son art de la transition en offrant à ses lecteurs des digressions, des nuances, ou en multipliant les exemples. Il s'attache à trouver un lien entre chaque matière, chaque sujet, quitte à le signaler d'un volume à l'autre. Il parvient ainsi à donner une cohérence à son périodique en amenant progressivement le sujet qu'il souhaite traiter. Toutefois, il déroute parfois le lecteur qui, d'un passage à l'autre, peine à faire la distinction entre ce qui a pu servir de prétexte à Prévost et ce dont il souhaitait véritablement parler. Dans le nombre XXXII de son périodique, il commence ainsi à évoquer les origines de Rome avant de passer à l'établissement de la monarchie française :

Lorsqu'on considère la manière dont Rome a été fondée, on ne peut voir sans étonnement qu'une troupe de brigands ait pu devenir en si peu de temps une Société policée, capable de former un Etat florissant. Cette Société se fait des Lois, & donne au-dedans & au dehors l'exemple des plus rares vertus. [...] Sept cent ans après sa fondation, elle est la Maitresse du Monde.

L'établissement de la Monarchie Française n'a rien qui soit comparable à la fondation de la République Romaine¹⁵⁷.

Prévost change de paragraphe pour passer au sujet sur la monarchie en France. Ainsi, alors que le numéro s'ouvre sur une épigraphe de Virgile à propos de la fondation de Rome et que les premières lignes rappellent son histoire, le lecteur très vite s'aperçoit que Prévost s'intéresse plutôt à l'origine de la monarchie française. Il peut donc penser que l'histoire de Rome n'était qu'un préambule. Il est alors décontenancé une fois encore lorsque Prévost, une dizaine de lignes plus bas écrit :

On a cru communément jusqu'ici que c'était à titre de conquête que les Français s'y étaient établis ; parce qu'il n'y a jamais eu aucun Auteur qui ait paru dire le contraire. L'Ouvrage de M. l'Abbé du Bos, qui vient de paraître, a pour but de détromper le Public de ce préjugé¹⁵⁸.

¹⁵⁷ Prévost, *Pour et Contre*, 1734, t. 3, n° 32, p. 25-26.

¹⁵⁸ *Ibid.*, p. 27-28.

Cette fois, le lecteur apprend que les précédentes lignes s'inscrivaient dans un contexte de commentaire d'un ouvrage paru, et qu'elles n'étaient que le préambule à la réception de l'ouvrage. Enfin, après plusieurs pages sur l'ouvrage de l'Abbé du Bos, Prévost renouvelle son sujet par cette transition :

Comme dans les Auteurs de notre Histoire il est souvent parlé d'*écus d'or*, & qu'on n'en sait pas communément la valeur, je crois faire plaisir au Lecteur de mettre sur cet Article quelques observations conformes à ce qu'on lit dans le *Traité historique des Monnoyes de France*, par M. le Blanc¹⁵⁹.

Prévost change de paragraphe, ce qui suppose qu'il peut changer de sujet. Effectivement, il annonce vouloir expliquer au lecteur la valeur des écus d'or sous prétexte qu'il en est souvent fait question dans les livres d'Histoire. Sa justification est efficace hormis qu'à aucun moment il n'a parlé d'écus dans les pages précédentes. De fait, le lien entre les deux sujets se fait simplement par la caractéristique des deux ouvrages, qui sont des livres d'histoire, mais dont le contenu n'a absolument aucun rapport. Prévost n'hésite d'ailleurs pas à souligner l'artifice de ses transitions en montrant au lecteur ses changements stylistiques en fonction du sujet. Ainsi, dans le nombre LV, Prévost souhaite passer du sujet grave et sérieux de la philosophie anglaise, et notamment de réflexions sur le christianisme et la religion naturelle à un sujet qu'il juge anecdotique, celui des compagnies d'assurance anglaises. La transition entre les deux sujets est totalement artificielle et Prévost n'hésite pas à le souligner :

Reviendra-t-on aisément d'une si longue suite de réflexions sérieuses aux remarques badines dont je veux remplir le reste de cette Feuille ? C'est un Protée que le Pour & Contre. Vous le tenez sous cette forme. Il vous échappe. Vous êtes surpris de le revoir sous une autre. Mais la crainte n'est point que cette variété vous déplaie. S'il craint, c'est que vous ne perdiez quelquefois au changement ; ici, la nouveauté de ce qu'il va vous offrir le rassure contre tous les dégoûts¹⁶⁰.

Prévost souligne le passage d'un sujet à un autre qui n'a rien en commun ni dans le thème ni dans le degré de sérieux. Il s'amuse de ce bavardage apparemment désorganisé et en fait la marque de fabrique du périodique. Il est bien conscient des effets que cela peut produire à la lecture mais s'inquiète plus d'ennuyer le lecteur par des sujets trop semblables que de le déconcerter. Certaines de ses transitions sont donc un peu forcées dans le but de créer une unité au numéro, si ce n'est d'un numéro à l'autre : dans le premier tome, il évoque un éloge

¹⁵⁹ *Ibid.*, p. 38.

¹⁶⁰ Prévost, *Pour et Contre*, 1734, t. 4, n° 55, p. 231.

de M. Rysbrack, et ajoute une note sur les hommes de mérite, qui renvoie à la feuille suivante¹⁶¹. Effectivement, le nombre XV s'ouvre sur un rappel de ce qu'il a dit précédemment, ce qui lui permet d'enchaîner sur l'origine de la fortune de M. Addison. Pourtant, entre l'éloge sur M. Rysbrack et le numéro suivant, d'autres sujets sont traités. Cette liaison entre les deux numéros permet ainsi de créer une certaine unité au sein même d'une variété largement revendiquée.

Finalement, les transitions sont parfois si manifestes qu'elles jouent un rôle similaire aux titres utilisés dans les autres périodiques. Prévost ajoute certaines fois des indications dans la marge, à valeur de titre ou de résumé, qui signifient au lecteur le passage d'un sujet à un autre. Mais là encore, ils ne sont pas systématiques et annoncent parfois un contenu différent de celui attendu par le lecteur. Ainsi, Prévost signale qu'il va parler de la monarchie française lorsqu'il change de paragraphe après la fondation de Rome. Il inscrit dans la marge « De l'Etablissement de la Monarchie Française » mais en fait, l'essentiel de l'article va porter sur l'ouvrage de l'Abbé du Bos et sur son « système ». Si le lecteur apprend en effet comment naît la monarchie en France, il a plutôt sous les yeux la critique de l'ouvrage comparé à d'autres sur le même sujet. Cette attente déjouée du lecteur crée la surprise et la découverte, d'autant plus que Prévost ne dévoile pas le contenu du numéro au début de celui-ci. Ce n'est qu'à la lecture, au gré de transitions savamment ménagées, que le contenu du périodique est dévoilé. Avec le *Nouvelliste du Parnasse*, le *Pour et Contre* est le journal qui offre le moins de repères de lecture. Les deux périodiques se présentent sous la forme d'un bavardage plus ou moins structuré qui rappelle bien sûr les *Spectateurs* et notamment l'art de la conversation si cher à l'époque. Néanmoins, le décalage entre certains titres et leur contenu ou les transitions forcées avertissent d'un changement de sujet aussi manifestement qu'un titre ou un saut de ligne dans les autres journaux littéraires.

Les périodiques littéraires multiplient les procédés typographiques visant à faciliter la lecture. Les rédacteurs encadrent l'information par l'usage de codes et de règles. De fait, la mise en page du périodique, bien spécifique, rappelle sans cesse au lecteur le caractère documentaire du texte qu'il lit. Le fait que la lecture soit entrecoupée de moments de pause permet de l'interrompre plus facilement et d'aider le lecteur à clore le sujet précédent et

¹⁶¹ *Ibid.*, 1733, t. 1, n° 14, p. 327 et n° 15 p. 337.

appréhender le suivant. Ces choix de mise en page facilitent la lecture du journal et construisent une régularité, plus ou moins effective selon les périodiques, qui incite le lecteur à renouveler sa fréquentation du journal.

2.3. En prise avec la réalité

Outre la structure régulière des numéros, les rédacteurs situent explicitement leur journal dans un contexte, connu et identifiable, celui du monde réel. Ils développent un ensemble de sujets, sur un mode soigneusement choisi, qui ancre le périodique dans la réalité. Cela vise d'une part à assurer le lecteur que le journal est une création confrontée à des contingences récurrentes, et d'autre part à ce qu'il associe aisément son contenu avec l'actualité¹⁶². Pour cela, les rédacteurs dispensent un certain nombre d'informations sur leur pratique et insistent sur sa quotidienneté. Ils inscrivent leur journal dans une actualité grâce à un réseau de références spécifiques.

Les rédacteurs n'hésitent pas à évoquer le contexte de publication de leur périodique en insistant sur leurs préoccupations quant à la rédaction et sur les contraintes liées à leur activité. Ainsi, Fréron et Mme de Maisonneuve témoignent du temps nécessaire à l'élaboration de chaque volume et de la solitude d'une telle activité. Mme de Maisonneuve explique dans son Avertissement que la bonne volonté n'est parfois pas suffisante à l'élaboration d'un périodique littéraire de qualité :

La plupart des entreprises littéraires sont annoncées par un Prospectus fastueux, qui en exagère les avantages : on s'épuise en promesses pour prévenir le Public en sa faveur ; rien de plus flatteur, de plus séduisant, que les espérances qu'on lui donne : mais à peine l'entreprise est-elle commencée, que les difficultés se multiplient ; les ressources diminuent ; la négligence, la précipitation, le mauvais goût s'introduisent insensiblement ; & le Lecteur détrompé est surpris de voir que le Prospectus est presque le seul morceau bien fait dans tout l'Ouvrage qu'on lui présente. C'est la charlatanerie de la Littérature. Lorsque le Journal des Dames est passé entre mes mains, j'ai compris que la publication d'un Prospectus ne suffirait pas pour le succès. Mais seule, sans secours, sans correspondance, il n'est pas étonnant que mes premiers travaux n'aient abouti qu'à soutenir cet Ouvrage dans l'état où je l'avais trouvé¹⁶³.

Mme de Maisonneuve invoque les principes qui président à son projet tout en soulignant les contraintes liées à sa réalisation. Cet appel non dissimulé à la bienveillance du lecteur offre

¹⁶² Nous reviendrons ultérieurement sur cette notion problématique d'actualité.

¹⁶³ Mme de Maisonneuve (Mathon et Sautereau), *Journal des Dames*, janvier 1765, p. 9.

l'occasion de rappeler que la rédaction d'un journal nécessite une qualité entre toutes, la constance. Mme de Maisonneuve souligne ainsi la difficulté de son entreprise. Fréron procède de la même façon lorsqu'il nous livre son portrait en homme extrêmement occupé et sollicité :

Il me paraît seulement indispensable de m'excuser vis-à-vis du Public, de ce que je n'ai donné l'année dernière que Sept volumes, au lieu de huit que j'avais annoncés. Je croyais pouvoir satisfaire à cet engagement ; mais, n'ayant commencé qu'à la fin de Février, il m'a été impossible de le remplir. Il n'en sera pas de même de cette année 1755, & les huit Volumes seront complets. [...] À l'égard des Lettres pour tout autre objet relatif à mon ouvrage, je supplie tous ceux qui me font l'honneur de me les écrire, de ne pas s'offenser s'ils n'ont de moi aucune réponse. Je sens toute l'impolitesse de ce procédé ; mais il m'est impossible d'agir autrement. Mes travaux périodiques ne me le permettent pas ; & d'ailleurs quand je ne serais pas aussi considérablement occupé que je le suis, je ne trouverais jamais assez de temps pour répondre au grand nombre de Lettres que je reçois toutes les semaines. [...] Le peu de loisir qui me reste me met encore hors d'état de pouvoir lire les ouvrages manuscrits. J'ai déjà touché cet article quelque part¹⁶⁴.

Fréron se met en scène sous la figure d'un journaliste dont l'intense activité le contraint à réduire ses ambitions. Bien sûr, connaissant le personnage, il est fort possible que la touche ait été accentuée pour donner l'illusion d'un travail acharné et d'un grand succès du périodique. Pour autant, il n'est pas incongru de penser que la rédaction d'un journal puisse prendre beaucoup de temps à son rédacteur, d'autant que Fréron assure seul une grande partie de la rédaction de son ouvrage, et on sait l'importance qu'il attache à son élaboration. Ces précisions visent à entraîner l'indulgence du lecteur. Ainsi, elles créent une mise en scène du journal et de son rédacteur qui prend place dans un contexte réel et contemporain. Le rédacteur rappelle aux lecteurs que son ouvrage est une construction au quotidien, résultat d'une exigence permanente et régulière.

La difficulté du métier de journaliste est encore amplifiée par la pression subie par les rédacteurs pour respecter des délais de publication relativement courts pour l'époque. Le *Journal des Dames* mentionne à plusieurs reprises les contraintes temporelles dans lesquelles il se débat. En effet, de nombreuses livraisons ne sont pas imprimées à temps. La Louptière en 1761, Mme de Beaumer en 1763 et Mme de Maisonneuve en 1765 s'excusent tous dans leur préface pour les retards de publication des volumes du périodique. Là encore, le discours sur les contraintes de l'objet-journal met en évidence la difficulté de l'entreprise.

¹⁶⁴ Fréron, *Année littéraire*, 1755, t. 1, p. 3-5.

Les rédacteurs montrent comment leur choix de périodicité conditionne la publication du journal. Ils assument la ligne éditoriale mise en place. Par ce biais, ils prouvent implicitement avoir réfléchi au projet et n'hésitent pas à le justifier. Dans le *Mercur de France*, Fuzelier et La Bruère expliquent à leurs lecteurs les raisons de la publication mensuelle. Ce faisant, ils montrent que la mise en œuvre du projet découle d'une réflexion préalable à celui-ci, voire d'un principe supérieur, celui de garantir des informations véritables aux lecteurs :

L'article des Nouvelles Etrangères n'est dédaigné que par les Nouvellistes avides de la fraîcheur des Nouvelles : c'est l'affaire des gazettes. Le *Mercur de France* ne paraissant que tous les mois, n'est obligé qu'à donner des faits certains. Les Nouvelles récentes ont leur agrément. Les Nouvelles du *Mercur* ont leur utilité ; elles sont destinées principalement aux Amateurs de la Vérité, qui sont ravis de trouver dans leur Bibliothèque un Journal fidèle & suivi des Evénements de leur Siècle. Les Nouvelles du *Mercur de France*, purifiées par le temps & l'Examen, dégagées des fausses circonstances que le mensonge ajoute & qu'adopte la crédulité, regagnent par la certitude ce qu'elles perdent par l'ancienneté. Enfin, elles sont les Annales de la Nation¹⁶⁵.

Ici, le *Mercur de France* se démarque des autres périodiques. C'est en effet le seul périodique littéraire mensuel et à succès en 1744. Il oppose les nouvelles qu'il diffuse, vraies et utiles, aux « nouvelles récentes ». L'expression désigne à la fois les rumeurs et les propos sans réflexion, soulignant ainsi le manque de fiabilité des informations fraîchement obtenues, seulement caractérisées par l'agrément qu'elles procurent. Dans cet extrait, le *Mercur de France* se distingue ouvertement des gazettes, mais également des autres journaux littéraires dont la périodicité est plus rapprochée. La forme du périodique agit comme une preuve de l'authenticité du discours émis. Le choix de la périodicité est utilisé comme indice de valeur et comme garantie de la fiabilité du périodique.

Parallèlement, le discours sur la forme sert également à témoigner au lecteur de la forte sujétion des périodiques aux contraintes techniques et économiques. Prévost, dans son *Pour et Contre* prévient qu'il va traiter de divers sujets, répartis en douze catégories, mais qui ne figureront pas systématiquement dans chaque numéro par manque de place :

On conçoit bien qu'en ne donnant point d'autre étendue au *Pour et Contre*, qu'une feuille ordinaire d'impression, de même caractère et de même forme que celle-ci, il me serait impossible d'y faire entrer régulièrement ces XII articles¹⁶⁶.

¹⁶⁵ Fuzelier et La Bruère, *Mercur de France*, novembre 1744, vol. 1, «Préface », p. IX.

¹⁶⁶ Prévost, *Pour et Contre*, 1733, t. 1, n° 1, p. 11-12.

La périodicité ainsi que le caractère « volatile » de la feuille contraignent le journaliste à la concision aussi bien concernant le nombre de sujets abordés que leur volume. En donnant ce type d'informations, le journaliste rappelle aux lecteurs que le périodique est lié à des problématiques matérielles et concrètes. Mais cela lui permet également de valoriser son entreprise en soulignant tout l'intérêt des « petits ouvrages » :

Les grands Ouvrages sont faits pour ceux qui cherchent à prévenir les dégoûts d'un ennuyeux loisir, & que des affaires importantes n'empêchent point de satisfaire leur curiosité, & leur goût pour les Lettres. Les petits Ouvrages au contraire semblent convenir aux personnes occupées, qui n'ont que peu de temps à employer à la lecture. Ces personnes se délassent mieux par la lecture d'un petit Ecrit, que s'ils consacraient tous les jours une demi-heure à celle d'un gros Livre. Par exemple, s'il s'agit d'une grande Histoire, obligés d'en couper le fil, ils le perdent. Tout Ouvrage de longue haleine demande des Lecteurs qui lisent de suite. Il est vrai qu'il y a des Livres considérables, qui souffrent des lectures interrompues, qu'on peut quitter & reprendre comme l'on veut. Mais l'aspect seul de ces Volumes, ou épais ou nombreux, effraye la paresse & dégoûte un homme, dont le temps est précieux & le loisir borné. Ce qui fait que dans la crainte de trop lire, il ne lit point du tout¹⁶⁷.

Les feuilles périodiques appartiennent à la catégorie des petits ouvrages et sont adressées à des lecteurs occupés. Leur atout ne réside finalement pas uniquement dans la variété, mais aussi dans l'opportunité laissée aux lecteurs de satisfaire leur curiosité sans nuire à leurs obligations. De fait, au cas où le lecteur n'aurait pas fait le lien entre les petits ouvrages et le *Pour et Contre*, Prévost ajoute :

Cette réflexion donnera lieu de s'imaginer, que je prétends relever ces petites Feuilles, & faire sentir que l'Ouvrage est fait pour amuser un grand nombre de personnes. Mais quand mon intention serait telle, aurais-je tort de faire valoir un peu mon travail¹⁶⁸?

Les spécificités de la forme périodique sont donc également utilisées pour valoriser l'entreprise des rédacteurs. Cette opposition entre les gros volumes et les feuilles est d'ailleurs récurrente dans les journaux littéraires, le plus souvent avec un argument similaire à celui de Prévost, mais orienté vers la crainte d'ennuyer les lecteurs.

Les contraintes formelles sont également manifestées dans le changement de taille de la typographie. Plusieurs numéros du *Nouvelliste du Parnasse* se terminent par des pages imprimées en une écriture plus resserrée et plus petite¹⁶⁹. La lecture en est rendue plus difficile mais cela permet aux rédacteurs de contenir l'ensemble de leurs propos dans le format choisi. Ainsi, soit par la mention explicite des contraintes, soit par la mise en page, les

¹⁶⁷ *Ibid.*, 1733, t. 2, n° 30, p. 337.

¹⁶⁸ *Ibid.*

¹⁶⁹ Voir entre autres le tome 2, les lettres 41, 42 et 43.

rédacteurs font état du lien entre la forme et les contingences auxquelles ils sont soumis. Il arrive fréquemment que le numéro débute dans la police et la taille classique puis que la mise en forme soit modifiée pour un texte peu aéré. La modification de la taille de la police n'est à aucun moment justifiée ni expliquée. Elle survient à l'occasion d'un changement de paragraphe, au sein d'un même sujet.

Indéniablement, la rédaction d'un périodique nécessite de la part de ses rédacteurs, la prise en compte de critères plus spécifiques, et surtout plus récurrents, que lors de la publication d'un livre. La plupart des rédacteurs déplorent le fait de ne pouvoir entrer dans tous les détails permis par le sujet. L'atout du périodique qui réside dans la diversité des thèmes explorés est également sa plus grande contrainte : en janvier 1755, le rédacteur du *Mercure de France* regrette certaines particularités de son périodique :

De tous les ouvrages périodiques, le *Mercure de France* est le plus difficile ; on lui impose les lois les plus rigoureuses. Il embrasse tout, mais il ne peut rien traiter, ni rien approfondir¹⁷⁰.

De fait, la brièveté des livraisons et, parfois, l'importance ou le nombre des sujets à traiter obligent les rédacteurs à faire des choix ou à aborder de façon superficielle ce qu'ils souhaiteraient développer. Chaque rédacteur mentionne à un moment ou à un autre, un problème auquel il a été confronté ou une contrainte liée à la forme périodique. Ces précisions provoquent l'indulgence du lecteur et soulignent tout le talent des journalistes qui doivent sans cesse dépasser de nouvelles difficultés. Le discours sur la forme devient alors un discours de justification, en réponse aux attaques sur la presse. En mettant en scène les questions auxquelles ils sont confrontés, les rédacteurs donnent à leur discours une double fonction : la première rappelle que le journal littéraire se veut une lecture du quotidien tandis que la seconde, plus argumentative, exhibe la figure d'un rédacteur soumis à un immense travail et frustré de ne pouvoir passer le temps qu'il souhaiterait sur chaque sujet, c'est-à-dire un homme de savoir doublé d'un homme consciencieux.

Enfin, les rédacteurs inscrivent leur périodique dans la collection et la série grâce aux informations publiées sur les abonnements, souscriptions et moyens de se procurer le périodique. Fréron précise ainsi dans sa préface de 1755 que les lecteurs qui souhaitent recevoir le journal doivent s'adresser directement à l'éditeur et non à lui-même. Mme de Beaumer, en 1763, donne le même type de renseignements et ajoute :

¹⁷⁰ Louis de Boissy, *Mercure de France*, janvier 1755, « Avant-propos », p. III. Nous soulignons.

On fera une remise honnête aux Libraires des Provinces & des pays Etrangers, qui procureront des Souscriptions. Ils écriront à l'adresse ci-dessus.

On aura soin d'affranchir toutes les Lettres & envois quelconques, qui sans cela resteraient à la Poste au rebut.

Il reste des Collections complètes de ce Journal, surtout de l'année 1762. Comme il s'y trouve plusieurs jolis ouvrages, si quelques personnes en désireraient, Madame de Maisonneuve leur en ferait un prix honnête.

On prie les Libraires & les Auteurs qui voudront faire annoncer un Livre, d'en marquer le prix : cette précaution est utile pour les personnes de Province qui désirent se le procurer¹⁷¹.

Tous les périodiques littéraires sont concernés par ces mentions bien que le *Journal des Dames* soit celui qui renseigne le plus souvent les lecteurs dans un maximum de détails. Outre des informations concernant le prix d'achat et le lieu de vente, les préfaces précisent également la périodicité de la parution. Prévost annonce ainsi dans son Avis de 1733 que le *Pour et Contre* paraîtra tous les quinze jours puis une fois par semaine, s'il a du succès. Or dès la troisième livraison, il insère un paragraphe à la fin du périodique pour annoncer qu'il passe à une livraison hebdomadaire.

Le périodique littéraire appartient au quotidien des lecteurs et des rédacteurs tant par les contraintes matérielles auxquelles ces derniers doivent faire face que par la nécessité qui est la leur de vendre régulièrement le périodique. De plus, les sujets traités, constamment en lien avec l'actualité des publications ou celle d'illustres personnalités, participent de cette inscription du journal dans le monde. Ainsi, les dédicaces des périodiques ou les référents intellectuels qui varient en fonction des époques et des modes, ajoutent à cette impression.

Cela participe d'un certain rapport au monde. Alors que l'acte de lecture entraîne le plus souvent les lecteurs dans une démarche de configuration ou de mise en perspective du réel; ici, le périodique littéraire n'est pas seulement une représentation du monde et des rapports sociaux mais il relève de ce monde et instaure de nouveaux rapports sociaux. Cela est d'ailleurs rendu possible par l'omniprésence du rapport au temps dans les journaux littéraires. En effet, les temporalités qui coexistent dans chaque périodique influencent les lecteurs dans leur relation au temps et facilitent leur inscription dans une actualité conditionnée par leur pratique de la lecture.

¹⁷¹ Madame de Beaumer, *Journal des Dames*, avril 1763, p. 5.

2.4. Les temporalités dans le journal littéraire

L'omniprésence du monde extérieur dans le journal littéraire se réalise naturellement à travers le rapport au temps. Le contenu est lié à une actualité et se construit, d'un numéro à l'autre, en fonction des événements nouveaux. Mais la périodicité n'est pas la seule marque temporelle dans le périodique littéraire.

D'abord, comme pour toute œuvre rédigée et publiée, le temps de la rédaction n'est pas le même que celui de la publication, ni de celui de la diffusion et encore moins de celui de la réception. Autrement dit, lorsque le rédacteur rédige un contenu, destiné à être publié, il se peut qu'il apprenne par la suite d'autres éléments d'information qu'il ne pourra pas ajouter dans son numéro. Le rédacteur devra alors attendre la prochaine parution pour modifier son article au moyen d'ajouts ou de corrections. Il y a donc un premier décalage temporel entre le moment de l'événement et celui de sa rédaction, décalage qui ne fait que s'amplifier jusqu'au moment de la réception. Cette spécificité, propre à l'objet journal, et d'autant plus au XVIII^e siècle, conditionne largement le contenu du périodique. Dans la mesure où celui-ci ne peut se prévaloir d'être à la pointe de l'actualité, il doit en contrepartie proposer un contenu plus réfléchi et donc discuter de telle ou telle information, d'où l'orientation critique, et non réellement informative, de ces périodiques. L'écart entre le temps de l'événement et celui de sa lecture nuit à l'instantanéité, au même titre que la correspondance épistolaire. Mais il permet de faire un recul sur l'événement. Paradoxalement, le lecteur, peu habitué à prendre connaissance aussi rapidement de l'actualité, cumule deux sentiments contradictoires : d'une part l'impression de rapidité de l'information, puisque le journal littéraire est publié fréquemment, par rapport aux autres ouvrages, et d'autre part sa lenteur puisqu'il intervient toujours après l'événement.

D'ailleurs, le moment de la réception varie aussi en fonction des lecteurs, selon qu'ils achètent ou reçoivent le journal chez eux, ou qu'ils se déplacent pour le lire à l'extérieur. Chacun ne le lira pas au même moment ni même avec le même entourage ou dans les mêmes circonstances. La lecture peut-être matinale ou tardive, occuper un creux de la journée, ou se faire en société. Elle se réalise dans des conditions temporelles variées, auxquelles s'ajoutent des conditions d'espace et d'entourage. Tous ces maillages temporels sont caractéristiques de l'ouvrage périodique mais sont encore relativement neufs au XVIII^e siècle. Cela conditionne un rapport spécifique à la nouvelle, dont on s'attend plus à ce

qu'elle soit inédite, sinon longuement commentée. *A contrario*, les médias actuels, grâce aux nouvelles technologies, s'orientent vers une information de l'instantané et restreignent la part réflexive de leur travail¹⁷². La notion d'actualité a vu son sens évoluer en fonction des moyens techniques et commerciaux mis en œuvre, et a profondément modifié la pratique journalistique¹⁷³. De fait, l'emploi du terme « actualité » pour désigner les nouvelles de l'époque est un anachronisme puisqu'il n'est attesté en ce sens qu'à partir de 1845, soit près d'un siècle plus tard. Néanmoins, dans la mesure où les rédacteurs des journaux littéraires insistent fréquemment sur cet aspect-là de leur activité, il nous a semblé légitime de recourir à cet anachronisme. Dans l'exemple suivant issu du *Nouvelliste du Parnasse*, Desfontaines et Granet valorisent leur aptitude à proposer des informations nouvelles :

Nous continuerons désormais de vous écrire sur le même ton & avec la même ponctualité, & de vous exposer nos pensées sur tous les nouveaux écrits qui paraîtront. Ce sont d'utiles mémoires, si je ne me trompe, qui pourront servir un jour à l'histoire du Bel-Esprit & des Talents de ce siècle¹⁷⁴.

L'intérêt manifeste des rédacteurs pour les ouvrages nouveaux illustre la volonté de rendre compte d'une actualité livresque, mais dans un objectif bien spécifique, celui de constituer une histoire des idées. Le périodique littéraire prend en charge une fonction mémorielle, d'autant plus assumée avec la Querelle, puisqu'il s'agit de faire le relevé des inventions littéraires et scientifiques du siècle. Ainsi, le périodique littéraire associe à une pratique individuelle de lecture, une orientation historiciste.

Les historiens, et particulièrement Daniel Roche dans son livre *La France des Lumières*, ont montré que la France du XVIII^e siècle se caractérise par une mutation touchant les représentations du cadre spatio-temporel de l'existence, favorisant le développement d'une nouvelle conception du présent et de l'espace géopolitique¹⁷⁵. Dans son ouvrage dédié à l'autorité du discours, Franck Salaün rappelle que l'imbrication des temporalités est un principe de compréhension essentielle du XVIII^e siècle :

La temporalité définit le quotidien, comme la philosophie du temps – le rapport entre le passé, le présent, l'avenir – définit l'histoire. Entre les deux dimensions, d'invisibles courants circulent qui alimentent les sensibilités et les discussions quand se signalent des ruptures

¹⁷² Ce fait est d'autant plus significatif avec l'apparition et le développement d'Internet.

¹⁷³ Nous développons ce point en détail dans la dernière partie de cette étude, et notamment dans le dixième chapitre.

¹⁷⁴ Desfontaines et Granet, *Nouvelliste du Parnasse*, 1731, t. 2, l. 17, p. 2.

¹⁷⁵ Voir Daniel Roche, *La France des Lumières*, chapitre 3.

majeures. De ce point de vue, le siècle des Lumières se situe dans un entre-deux : les pratiques ordinaires du temps ont commencé à évoluer depuis plusieurs siècles, mais l'on continue à vivre selon des dimensions qui relèvent de plusieurs ordres de références, cosmiques, religieuses et marchandes principalement. En même temps, la conception de l'histoire bascule, à la fois parce qu'elle est interrogée dans ses fondements mêmes et parce qu'elle se trouve modifiée dans ses pratiques¹⁷⁶.

Les perceptions du temps sont bouleversées au XVIII^e siècle avec le développement des théories sur le temps individuel. Cette prise de conscience est intégrée dans le journal littéraire, si ce n'est révélée par l'intermédiaire des pratiques personnelles de lecture. Le périodique exacerbe ces superpositions de temporalité en étant à la recherche de nouveauté tout en s'inscrivant dans une logique de répétition. Il simule, en cela, le sentiment d'appartenir à un temps global, historique, tout en développant un rapport au temps lié à l'individu, c'est-à-dire fondé sur l'échelle d'une vie. L'événement, qui relève du temps individuel, apparaît comme ce qui rompt la répétition, tout en la permettant. En cela, il participe de l'écriture du temps historique. Grâce à l'événement, le périodique peut perdurer puisqu'il se renouvelle constamment. Ces deux temporalités renvoient à deux conceptions philosophiques : newtonienne et kantienne. Le premier développe une conception du temps absolu, fondée sur le modèle mathématique, celle du « devenir universel » tandis que le second considère le temps comme le « milieu de tous les changements », proche du temps individuel. Le périodique littéraire opère la synthèse entre ces deux théories, en se faisant l'instrument de l'écriture de l'histoire et le reflet de l'actualité des lecteurs.

La réflexion sur le temps fait d'ailleurs l'objet de nombreux articles dans les périodiques. Les différentes conceptions en vigueur à l'époque sont mises en débat et connues des lecteurs, comme le montre ce compte rendu publié dans le *Mercure de France* de mai 1758 :

Défense de la Chronologie fondée sur les monuments de l'histoire ancienne contre le système chronologique de M. Newton ; par M. Fréret, Pensionnaire & secrétaire perpétuel de l'Académie des Belles-Lettres. [...] Cet ouvrage est précédé d'une préface de sa façon [de M. de Bougainville], qui nous a paru très bien écrite. Elle est divisée en deux parties, dont la première est un préliminaire qui contient une exposition circonstanciée des faits qui ont occasionné la composition des *Nouvelles observations sur le système chronologique de M. Newton*. C'est le titre que porte le traité dont il s'agit. Nous nous flattons que nous lecteurs

¹⁷⁶ Franck Salaün, *L'autorité du discours, Recherches sur le statut des textes et la circulation des idées dans l'Europe des Lumières*, p. 200-211.

nous sauront quelque gré de leur en donner ici d'après l'éditeur, un précis qui les instruisse du fonds de cette dispute littéraire¹⁷⁷.

Ici, il s'agit d'opposer le temps cyclique, celui de la nature, des saisons, du cosmos à la conceptions newtonienne, linéaire. Ces deux points de vue figurent dans le journal littéraire soit par la publication de poésies d'inspiration antique, qui témoignent d'une conception cyclique du temps, soit dans des textes dans lesquels l'horloge ou la montre occupe une place spécifique et qui renvoient, le plus souvent, à une conception linéaire du temps. Selon que l'inspiration est lucrétienne, dans des poésies pastorales notamment, ou newtonienne, lorsqu'il s'agit de valoriser un fait politique ou une découverte scientifique, la variété des conceptions philosophiques du temps est inscrite dans les périodiques littéraires.

Le compte rendu qui précède est étalé sur deux livraisons avec à chaque fois un article de plus d'une dizaine de pages. Son importance, par rapport à d'autres comptes rendus signale l'intérêt de ces réflexions pour un lecteur contemporain. La question du temps est d'ailleurs au cœur de la pensée du XVIII^e siècle, et favorise l'émergence d'une réflexion sur l'idée de progrès.

Le temps cyclique et le temps linéaire sont les deux grandes conceptions du temps de l'histoire. Entre les deux, on trouve le temps kantien, celui de l'individu. Le temps de la rédaction du périodique, ou de sa lecture, apparaît comme un temps individuel mis en rapport avec le temps de l'histoire. De fait, l'expression « mémoire du présent » utilisée par Franck Salaün pour parler des almanachs est également adaptée au périodique littéraire¹⁷⁸. Comme l'avait souligné la citation de Desfontaines et Granet, le journal littéraire est autant un outil au service de l'actualité des livres publiés, qu'un outil de mémoire¹⁷⁹. Toujours selon Salaün, le périodique est

fidèle à la fois à une vision cyclique du temps et à une représentation linéaire pédagogiquement morale de l'histoire, il sensibilise à la vie publique le monde élargi de ses lecteurs. L'histoire qu'il adapte concilie l'information immédiate, la leçon pour l'avenir, l'expérience du présent et l'utilité¹⁸⁰.

Lorsque Foucault parle d'un « journalisme philosophique » qui se développerait au XVIII^e siècle, il met en avant le rôle du périodique littéraire dans la diffusion des débats d'idées et

¹⁷⁷ Louis de Boissy, *Mercure de France*, mai 1758, p. 75 et 77.

¹⁷⁸ Franck Salaün, *L'autorité du discours, Recherches sur le statut des textes et la circulation des idées dans l'Europe des Lumières*, p. 89.

¹⁷⁹ Pour des raisons de clarté, nous conservons l'anachronisme « actualité » tout au long de cette étude.

¹⁸⁰ Franck Salaün, *op. cit.*, p. 89.

dans leur représentation puisqu'au sein même de ses pages, il confronte les différentes perceptions philosophiques de la temporalité.

Cette superposition des temps, qui pose le problème de leur adéquation, se résout dans l'idée de « sentiment du présent », développée par Vauvenargues. Ce qu'il appelle le « temps présent » comprend à la fois le temps vécu et subjectif et le présent historique. Or, le temps vécu et subjectif correspond, dans les périodiques littéraires, à l'expression personnelle, et notamment au mode critique, tandis que le présent historique renvoie à l'unité des nouvelles et des livraisons, et à la capacité des journaux littéraires de refléter un moment de l'histoire.

Cette tension entre les deux expressions du temps (subjectif et historique) trouve sa résolution dans l'expérience¹⁸¹. C'est elle, selon Vauvenargues, qui permet à la fois de dégager une idée juste et synthétique du présent historique tout en soulignant notre propre sentiment du présent. Vauvenargues distingue « la connaissance du présent, au sens de l'actualité historique, l'époque, la société en place ; du sentiment du présent qui condense cette connaissance personnelle dans l'instant et se confond avec l'activité »¹⁸². Finalement, la rédaction, et la lecture du périodique, symbolisent ce sentiment du présent. L'activité induite par l'acte d'écrire et celui de lire condense en un même mouvement le temps historique et le temps subjectif, individuel.

Les temporalités à l'œuvre dans les périodiques littéraires du XVIII^e siècle témoignent des conceptions philosophiques de leur temps. Outre ce point, les journaux sont ancrés dans une actualité et une instantanéité qui autorisent néanmoins la fonction mémorielle et le recul critique.

Enfin, il apparaît que la coexistence du temps historique et du temps individuel, dans l'activité, produit un ensemble de valeurs « en actualisant le « fonds » naturel de l'individu », pour reprendre l'expression de Franck Salaün, c'est-à-dire en rendant possible la réalisation de l'individu, par la libre expression de ses valeurs visibles dans son activité¹⁸³. Il semble donc que ce rapport simultané à deux temporalités servent en même temps le périodique littéraire. En effet, de sa lecture de Vauvenargues, Franck Salaün constate que l'activité d'un individu, et notamment sa valeur, révèle les qualités de ce même individu, ce qu'il appelle

¹⁸¹ Le temps historique étant lui-même considéré soit dans une conception cyclique, soit dans une conception linéaire, comme nous l'avons montré précédemment.

¹⁸² *Ibid.*, p. 202.

¹⁸³ *Ibid.*, p. 209-210.

les qualités intensives. Ainsi, le sentiment du présent, qui résulte à la fois de la connaissance du temps historique et de la perception du temps subjectif, nécessite des qualités intensives spécifiques, au service de l'activité de l'individu¹⁸⁴. Vauvenargues identifie en premier lieu « l'actuel », c'est-à dire la capacité à réinvestir ses compétences en fonction des circonstances. Elle nécessite une réelle compréhension du présent tout en incluant une conscience du passé et du futur. À cette qualité, Vauvenargues associe celle de la vitesse, entendue comme l'aptitude de l'être humain à savoir évaluer avec justesse et efficacité. L'effort est également une autre qualité révélatrice de l'activité de l'individu, au même titre que l'humanité, la sincérité et la simplicité, conçues comme des qualités inhérentes à chaque individu mais pas toujours utilisées. Or, il s'avère que ces « qualités intensives » définies par Vauvenargues sont facilement mises en avant par les rédacteurs des périodiques littéraires comme le signale cet exemple de l'*Année littéraire* :

À l'égard des Lettres pour tout autre objet relatif à mon ouvrage, je supplie tous ceux qui font l'honneur de me les écrire, de ne pas s'offenser s'ils n'ont de moi aucune réponse. Je sens toute l'impolitesse de ce procédé ; mais il m'est impossible d'agir autrement. Mes travaux périodiques ne me le permettent pas [...]. Le peu de loisir qui me reste me met encore hors d'état de pouvoir lire les ouvrages manuscrits¹⁸⁵.

En quelques lignes, Fréron souligne l'intensité de son travail, le peu de temps qui lui est imparti, l'effort qu'il développe pour mener à bien son projet, la sincérité et l'humanité qui le caractérisent, le tout dans une simplicité affichée. Fréron met en avant sa perception du temps, le sentiment du présent, qui s'exprime à travers son activité de rédacteur. Ce faisant, il amorce la création d'un éthos, celui du rédacteur acharné et consciencieux. À travers cet exemple, on voit comme le sentiment du présent peut être utilisé par les rédacteurs de journaux littéraires. En situant leur périodique à la fois dans un instantané et dans une durée, ils favorisent sa légitimité et soulignent toute la nécessité de leur travail.

En conclusion, nous pouvons souligner combien la superposition des temporalités agit à la fois pour que le lecteur prenne conscience de son inscription dans une histoire et en même temps de sa propre singularité. De la même façon, l'activité de ces lecteurs et des rédacteurs, qui réunit les deux grandes théories du temps (historique et individuel), développe les qualités intensives établies par Vauvenargues, et dont le journal est

¹⁸⁴ Ici, nous nous permettrons de résumer rapidement ces qualités intensives puisqu'elles feront l'objet d'un développement dans la section suivante.

¹⁸⁵ Fréron, *Année littéraire*, 1755, t. 1, Avertissement, p. 4-5.

l'illustration. En d'autres termes, la superposition des temporalités conditionne la naissance de nouveaux usages, de nouvelles pratiques d'écriture et de lecture, et de nouveaux rapports sociaux. Elle participe du sentiment d'appartenance au monde.

2.5. La notion d'usage

La régularité de la lecture du journal littéraire, comme sa régularité structurelle, installent le lecteur dans une pratique assidue, dans une habitude de lecture. Ce sont de nouveaux usages créés grâce au journal littéraire. Or, dans son ouvrage *L'invention du quotidien*, Michel de Certeau développe l'idée selon laquelle la notion d'usage serait à l'origine de celle de quotidienneté. Selon lui, la régularité d'une pratique, quelle qu'elle soit, fonctionne comme le révélateur d'une habitude, voire d'un *habitus* au sens défini par Bourdieu. Autrement dit, la lecture du périodique, qu'il soit ou non littéraire, ici cela importe peu, entraîne le lecteur dans un quotidien défini par le journal.

L'usage du périodique intervient dans un système de regroupement d'individus, appelés à former une société, ici, la communauté de lecteurs. Dans la mesure où les rédacteurs, pour pérenniser leur périodique, doivent le vendre de façon régulière, ils sont nécessairement amenés à s'interroger sur le public qu'ils souhaitent atteindre. La formation sociale des usages débute bien avant la réception du texte puisqu'elle est prise en compte dès la création du périodique. Michel de Certeau identifie trois phases pour la formation sociale des usages : d'abord le moment de la diffusion et de l'adoption d'une technologie donnée (ici la naissance de l'objet-journal), ensuite celui de l'innovation où s'articule le travail de conception de l'objet technique, et enfin le moment de l'appropriation effective du produit par les usagers. De fait, c'est grâce aux progrès techniques liés au développement des routes, à la poste et à l'impression, que ce type de publication peut se répandre et se multiplier efficacement.

Les relations interpersonnelles jouent un rôle non négligeable dans ces processus d'adoption de la nouveauté. Il faut en effet montrer à l'utilisateur tout l'intérêt de l'objet et le lui présenter. Cette pratique est exactement celle de nos rédacteurs lorsqu'ils mettent en place des procédés de lecture identifiables par les lecteurs et qu'ils inscrivent la lecture du périodique dans une actualité autant matérielle que culturelle. En effet, la diffusion d'un outil innovant, dans notre cas le journal, ne se réalise que grâce aux caractéristiques mêmes

de l'innovation. Celle-ci doit prendre en compte l'ensemble social dans lequel l'objet prend place et apporter des avantages spécifiques et inédits. Elle répond, ou crée, des besoins, favorise la découverte du produit, et s'accorde aux valeurs de cet ensemble social. Toutefois, la communication effectuée autour du nouvel objet apparaît plus importante que ces facteurs objectifs. L'adoption de l'objet-journal est rendue possible grâce à sa fréquence et au succès qu'il rencontre. Il doit pouvoir être facilement comparé avec d'autres objets du même type, comme les nouvelles à la main, les conversations, la correspondance, voire les livres, et apparaître comme un objet venu combler un manque.

L'objet, une fois qu'il a été adopté, doit poursuivre sa conquête sans bouleverser les lecteurs. C'est toute la difficulté de cet usage, dont parle Michel de Certeau, et qui consiste non seulement à rendre indispensable un nouvel outil, mais également à l'adapter en permanence pour qu'il continue de surprendre les usagers tout en les confortant dans une régularité aisée. En effet, l'objet est censé s'améliorer dans l'offre. Alors qu'il intervient au départ comme une réponse à un manque pas toujours formulé, voire identifié, il ne peut rester sur cette ligne très longtemps puisqu'une fois que les usagers le possèdent à leur tour, ils peuvent vouloir y ajouter d'autres compétences ou caractéristiques. Cela explique, entre autres, le développement des trois champs de journaux littéraires, moral, critique et mondain ou encore la progressive prise de parole des lecteurs au sein des périodiques, ou encore pour prendre un exemple contemporain, le développement d'Internet d'abord sur les ordinateurs et ensuite sur les téléphones portables. Les journaux littéraires du XVIII^e siècle s'adaptent à la demande en modifiant progressivement les rubriques, en intégrant d'autres types de sujets, c'est-à-dire en tenant compte de l'attente des lecteurs comme le souligne cet appel de Fréron dans l'Avertissement de son *Année littéraire* :

Je n'en invite pas moins tous mes Lecteurs à me faire part de leurs remarques, de leurs réflexions, de leurs idées, pourvu (je le répète) qu'ils n'exigent pas que je leur réponde, & que le port de leurs lettres soit affranchi. Ils doivent être persuadés que je ferai toujours une attention sérieuse à leurs conseils, à leurs avis ; que j'en profiterai pour la perfection de mon Ouvrage ; que je les nommerai, lorsqu'ils voudront me le permettre ; que je tairai leur nom, lorsqu'ils l'exigeront¹⁸⁶.

Fréron exprime ici une demande récurrente des rédacteurs de périodiques littéraires, notamment ceux du *Journal des Dames* et du *Mercure de France* qui réitèrent à chaque

¹⁸⁶ Fréron, *Année littéraire*, 1755, t. 1, « Avertissement », p. 4-5.

préface leur souhait de connaître les attentes des lecteurs. Grâce à cela, les rédacteurs facilitent l'appréhension régulière de leur journal pour les lecteurs.

L'usage s'inscrit dans l'offre proposée et, en son sein, la modifie imperceptiblement. Cette inscription se réalise au fur et à mesure des transformations successives de l'objet confronté aux différentes manières de l'utiliser. Ces mutations sont développées par les groupes d'utilisateurs qui auront l'occasion de manier l'objet dans divers contextes. Or, l'appropriation de l'objet par l'utilisateur suppose un niveau minimal de maîtrise technique, comme la compétence lecture, et cognitive de l'objet, une intégration significative de l'objet dans la voie quotidienne de l'utilisateur.

Les usages interviennent de différentes manières dans la société. Ils favorisent la mise en place de nouvelles relations sociales, de plus en plus élargies en fonction des niveaux. D'abord, l'interaction se limite à l'utilisateur et à l'objet-journal. Ensuite, la prise en compte, par le concepteur ou rédacteur, des besoins et valeurs de l'utilisateur, et des modifications qu'il est à même de souhaiter, implique une relation entre utilisateur et concepteur, entre lecteur et rédacteur. Celle-ci est fondamentalement virtuelle puisqu'elle ne suppose pas de rencontre préalable entre les deux parties. Il s'agit finalement plus d'une coordination entre elles. À un troisième niveau, l'usage s'intègre à un contexte d'action sociale. Il se déroule à un moment particulier, dans un contexte de pratiques, privées ou publiques, individuelles ou non. De cette situation de lecture émergent les significations sociales de l'usage du périodique littéraire. De façon réversible, les utilisateurs s'inscrivent dans un système de rapports sociaux, dans un mode de vie qui agit sur les usages autant qu'il est agi par eux. Cette double relation entre usages et mode de vie modifie particulièrement les rapports au monde : d'une part, parce que cela implique très souvent une réorganisation des frontières entre la sphère privée et l'espace public, d'autre part, dans le cas des moyens d'information et de communication, cela transforme les rapports classiques au temps et à l'espace¹⁸⁷. Enfin, le dernier niveau de relation sociale dû à l'introduction d'un nouvel objet, et à son usage, prend cette fois une coloration particulière. Le dispositif choisi s'appuie sur une conception politique et morale de cet usage. L'individu-utilisateur, au même titre que le concepteur, devient un acteur responsable de l'usage qui est fait de l'objet et développe en cela une nouvelle culture. Michel de Certeau considère alors que le dispositif de

¹⁸⁷ Nous développons cet aspect dans les deux derniers chapitres de cette étude.

communication serait l'objet d'une « délégation de moralité ». En d'autres termes, une moralisation de la société s'effectue aussi par le truchement de l'usage.

Ces perspectives ouvrent de nombreuses pistes de réflexion développées tout au long de cette étude. Outil d'information et de communication, le journal littéraire jouerait un rôle décisif dans la construction d'un ensemble social, d'un espace public, et impliquerait de profondes mutations sociales par sa simple existence. La lecture régulière du journal conduit à parcourir d'autres œuvres en un laps de temps réduit. Elle ouvre sur la littérature par une littérature marquée par l'actualité et le monde. Pour cette raison, l'étude des médias n'est pertinente que si elle est abordée à travers les marques laissées par les pratiques des consommateurs culturels. Une étude sémiotique du texte des médias n'a de sens que si sont prises en compte les pratiques de réception, visibles en partie dans les courriers des lecteurs. Les rédacteurs des périodiques littéraires assurent les lecteurs qu'ils connaissent leurs attentes et qu'ils en tiennent compte, comme nous le verrons dans le chapitre suivant.

Pour que la pratique du périodique littéraire devienne un usage, il convient de faciliter la lecture des usagers. Les rédacteurs supposent que les lecteurs sont investis d'une compétence de lecture qui leur permettra de profiter de l'ensemble des méthodes et outils qui constituent le journal littéraire. Comme l'exprime le sociologue Howard S. Becker, les usagers doivent partager un certain nombre de connaissances communes qui permettront une compétence collective d'interprétation :

Il faut que les usagers connaissent et soient capables de manipuler les éléments et les formats conventionnels du médium et du genre. [...] On peut dire que toute communauté interprétative – définie comme l'ensemble des gens qui fabriquent et utilisent une forme donnée de représentation – a en commun un certain nombre de règles concernant ce que ses membres doivent croire, quand et pourquoi. La manière dont certains de ces membres représentent et communiquent ce qu'ils savent, et la manière dont les autres interprètent cette communication sont régies par des règles plus ou moins acceptées, et dans ces règles figurent des accords sur le type de personnes admises à participer à chacune de ces activités¹⁸⁸.

Ce processus implique naturellement une certaine cohésion de la part des lecteurs. Ceux-ci doivent être envisagés non pas dans leur individualité mais comme des unités constitutives d'un groupe, d'une classe ou d'un ensemble social. De fait, le décodage individuel effectué par les lecteurs est simultanément un décodage collectif dans la mesure où le récepteur

¹⁸⁸ Howard S. Becker, *Comment parler de la société ?*, p. 81-82.

appartient à une, parfois plusieurs, communautés interprétatives. Dans le numéro 1 du *Pour et Contre*, Prévost insiste sur le rôle des lecteurs dans la réussite du journal :

Instruit par l'infortune du N.¹⁸⁹ j'en ai tiré deux fruits, qui me font espérer quelque succès pour mon entreprise, & dont l'explication fera connaître au Public ce qu'il doit attendre de moi. 1. Quoique les Français soient une nation libre, & que sous l'administration présente, qui est pleine de douceur & de modération, ils jouissent de bien des avantages, j'ai compris, par ce qui est arrivé au N. du P. que cette liberté a encore des bornes. En m'efforçant là-dessus de les distinguer, pour m'y contenir avec soin, j'ai reconnu non seulement que ces bornes sont justes, mais encore que tout ce qui est au-delà, loin de mériter le nom de liberté, n'en est qu'une fausse image, ou plutôt une véritable corruption¹⁹⁰.

Prévost fait ici référence à la chute du *Nouvelliste du Parnasse* dont le ton trop libre et trop critique contraignit les rédacteurs à arrêter le périodique. Il est bien conscient de la bienséance qu'il convient d'observer. Bien que l'ironie ne soit pas absente de ces quelques lignes, Prévost se protège derrière un examen des limites de la « liberté française » qui s'applique à tous les autres périodiques. Manifestement les journalistes sont contraints, dans une certaine mesure, par le public auquel ils s'adressent. Il y a des limites de décence à respecter, aussi bien par crainte de la censure que par le souci de conserver et de développer un large lectorat. Les rédacteurs créent une image flatteuse d'un lecteur responsable, doté d'un certain sens du devoir et capable de distinguer une critique impartiale et objective d'une critique infondée et partisane, comme le montre cet extrait de *l'Année littéraire* :

Le plaisir malin de critiquer, uniquement pour critiquer, entre si peu dans ma façon de penser, que tout Lecteur désintéressé s'aperçoit aisément de mon attention à renfermer la censure Littéraire dans les bornes qu'elle doit avoir¹⁹¹.

Fréron défend sa pratique de la critique. Seuls les lecteurs « désintéressés » peuvent comprendre le mode critique de Fréron et y adhérer. Quelques lignes plus bas, Fréron parle d'un lecteur « raisonnable » qui appartiendrait au monde des « honnêtes gens ». Se dessine ainsi dans les textes liminaires, une carte d'identité du lecteur auquel est destiné le périodique. Le plus souvent, les qualités nécessaires à l'appréciation du journal sont des qualités d'indulgence, quant aux retards ou erreurs éventuelles, mais surtout des qualités

¹⁸⁹ Prévost parle ici du *Nouvelliste du Parnasse*, qu'il évoque sous cette abréviation, ou encore sous celle de « N. du P » quelques lignes plus bas.

¹⁹⁰ Prévost, *Pour et Contre*, 1733, t. 1, n° 1, p. 5-6.

¹⁹¹ Fréron, *Année littéraire*, janvier 1755, vol. 1, « Avertissement », p. 9. Nous nous permettons ici de reprendre une citation déjà évoquée précédemment mais dont le contenu illustre parfaitement notre propos.

d'honnête homme, cultivé et policé, à l'image de celles énoncées précédemment par Fréron. Par exemple, La Louptière, dans son Avant-Propos du *Journal des Dames* définit précisément le public auquel le périodique est destiné. Les lectrices du périodique sont assurées de trouver bienséance et galanterie :

Les Dames est dans notre Langue un terme générique, sous lequel est compris tout le beau Sexe ; d'où il résulte que ce Journal n'est pas moins le Journal des Demoiselles, que celui des Dames, & qu'il exige une double attention du côté de la décence ; Je ferai en sorte que sans rien perdre de la galanterie qui lui convient, il puisse être lu par une jeune fille sous les yeux d'une mère¹⁹².

Les termes employés sont caractéristiques de la société mondaine du XVIII^e siècle. Chacun renvoie par ailleurs à un champ lexical bien distinct : le sérieux d'un côté et le divertissement de l'autre, rappelant le fameux couple de l'utile et de l'agréable.

Finalement, les rédacteurs de nos périodiques littéraires proposent une figure assez consensuelle du lecteur. Tous s'accordent pour y voir un être appartenant au même milieu social que le rédacteur, au même réseau de sociabilité. Le lecteur maîtrise les codes sociaux déployés dans les périodiques. Il est ainsi invité à participer à l'élaboration des volumes. Enfin, le lecteur occupe une place fondamentale dans le développement de l'appareil critique du journal. Il est supposé être apte à comprendre et à interpréter les articles de critique. D'après les rédacteurs, l'acte de critiquer n'a pas vraiment besoin d'être légitimé, c'est aux lecteurs que revient la tâche d'exercer leur intelligence pour saisir la nécessité de la critique. Dans l'hypothèse où un lecteur désapprouverait certains commentaires critiques, les rédacteurs considèrent qu'il n'appartient pas à la communauté des lecteurs à qui est dédiée le journal littéraire, car il ne relève ni de la catégorie des « honnêtes gens », ni de celle des « gens de Lettres ».

L'attention portée aux lecteurs dans ces périodiques littéraires témoigne de leur implication, volontaire ou non, dans la rédaction des numéros. Par ailleurs, le portrait brossé par les rédacteurs du lecteur souhaité est suffisamment vague pour que chacun se sente visé et trouve le portrait ressemblant. Les lecteurs retrouvent de ce fait leur propre image, ou du moins l'idée qu'ils s'en font, ce qui permet aux rédacteurs de mieux anticiper et orienter la réception du périodique. Pour être mieux à même de prévoir cette réception, le rédacteur crée la figure d'un lecteur modèle. Il est nécessaire à l'actualisation totale du texte dans la

¹⁹² La Louptière, *Journal des Dames*, avril 1761, t. 1, « Avant-Propos », p. VI.

mesure où c'est à lui que revient le droit d'interpréter¹⁹³. Le lecteur se transforme en sujet et construit l'objet du texte. Les lecteurs doivent pouvoir retrouver les sujets d'actualité qui leur tiennent à cœur et un contexte de transmission de l'information proche de la conversation. La société n'est pas seulement représentée dans les journaux littéraires, elle est davantage envisagée comme une référence pour la communauté de lecteurs. L'un et l'autre s'intègrent dans un ensemble complexe, et c'est le lecteur qui actualise et qui donne sens à la présence de la société dans les volumes des périodiques.

La formation de telles communautés dépend alors de la volonté des rédacteurs, et notamment de la clarté de leur projet. Les choix éditoriaux, s'ils résultent d'un choix personnel du rédacteur, doivent nécessairement tenir compte du savoir dont dispose le public auquel ils sont destinés :

Si lire est comprendre l'écriture – et nous laissons délibérément de côté, pour l'instant, la fonction performative du langage – cela présuppose une connaissance possible du statut rhétorique de ce qui a été écrit. Comprendre signifie principalement déterminer le mode référentiel d'un texte et nous avons tendance à admettre la possibilité de cette opération. Nous présumons qu'un discours référentiel est compréhensible à quiconque sait se servir du code lexicologique et grammatical d'une langue. [...] Toute lecture entraîne toujours un choix entre la signification et la symbolisation, et ce choix ne peut se faire que si l'on postule la possibilité de distinguer le littéral du figuré¹⁹⁴.

L'acte de lecture, pour fondamental qu'il soit, n'est donc pleinement réussi que si le rédacteur a développé un code connu de lui-même et partagé par le public auquel il est destiné. Les rédacteurs apparaissent alors comme des guides autant que des exemples de ces communautés. À ce titre, la constitution d'un ensemble de lecteurs n'est pas forcément fondé sur les origines socio-économiques de ses membres, même si cela reste en partie vrai surtout au XVIII^e siècle, mais plutôt sur le partage commun d'un même mode d'interprétation du discours social, c'est-à-dire d'un même code, et donc d'une même culture.

L'analyse des usages initiés par les journaux littéraires permet d'envisager, de façon prospective, les modifications sociales qu'ils impliquent pour la société de lecteurs de ces périodiques. Ces hypothèses, soulevées dans cette section, feront l'objet d'examens approfondis dans les chapitres qui suivent. La notion d'usage pose un certain nombre de

¹⁹³ Voir Umberto Eco, *Lector in fabula. Le rôle du lecteur ou la coopération interprétative dans les textes narratifs*.

¹⁹⁴ Paul de Man, *Allégories de la lecture. Le langage figuré chez Rousseau, Nietzsche, Rilke et Proust*, p. 245-246.

questions auxquelles il convient de s'intéresser dans l'idée de saisir la culture du journal littéraire. Finalement, la réussite du journal littéraire, et donc du projet des rédacteurs, s'appuie sur ce que l'on pourrait appeler aujourd'hui une économie politique de la communication. Celle-ci suppose trois processus intimement liés : une marchandisation de la culture, produite et diffusée selon des contraintes industrielles, et susceptible de générer des contradictions entre le projet initial et la production¹⁹⁵. La réflexion que les rédacteurs ont développé autour des attentes de leurs lecteurs ne suffit naturellement pas à rendre compte des usages qu'ils vont faire de ce nouvel objet. Le potentiel de création de ces acteurs et le développement d'imaginaires sociaux sont susceptibles de favoriser l'émergence de nouvelles formes esthétiques et politiques, phénomène fondamental dans la compréhension de cette nouvelle culture inscrite dans l'objet-journal.

Le périodique littéraire se présente comme un objet structuré dont la régularité facilite l'usage du lecteur, d'autant plus qu'il s'appuie sur le monde réel, connu et aisément identifiable par les lecteurs. Les rapports sociaux se structurent autour de ces mutations qui bouleversent les pratiques classiques de communication et de la littérature. Le rédacteur de journal littéraire propose un nouveau type de littérature, liée à la consommation d'informations. Ce chapitre a permis d'entrevoir les motivations des rédacteurs, les moyens mis en œuvre pour asseoir une autorité par la création d'un usage spécifique du périodique. Bien plus qu'un simple répertoire des théories de l'époque sur la littérature, la critique et les autres champs du savoir, répertoire qui ne ferait que répéter et compléter les nombreux ouvrages sur la littérature d'idées du siècle des Lumières, notre étude consiste plutôt, par le biais de cette notion fondamentale d'usage, à rendre compte d'une modification progressive du rapport au monde. Celle-ci passe par la légitimation du périodique littéraire qui contribue à son tour, à la mise en place d'une communication entre lecteurs et rédacteurs.

¹⁹⁵ Ces trois processus sont naturellement à adapter aux contextes technique et économique du XVIII^e siècle où l'on ne parle pas encore de « marchandisation », ni même d'industrialisation.